

Journal à l'occasion de l'exposition
Le Museum der Kulturen présente quatre de ses expéditions.

EXPÉDITIONS

rapporter le monde dans ses bagages

LES EXPÉDITIONS ET L'ETHNOLOGIE

LES CINQ EXPÉDITIONS À CEYLAN (SRI LANKA) DE PAUL ET FRITZ SARASIN (1883 – 1925)

Mesurer, collectionner, étudier

L'EXPÉDITION AUX NOUVELLES-HÉBRIDES (VANUATU) DE FELIX SPEISER-MERIAN (1910 – 1912)

«Nous avons sauvé ce qui pouvait encore l'être»

L'EXPÉDITION À TIMOR, ROTI ET FLORES (INDONÉSIE ET TIMOR ORIENTALE) D'ALFRED BÜHLER (1935)

Relations culturelles et provinces de style artistique

L'EXPÉDITION AU NORD-CAMEROUN DE PAUL HINDERLING ET RENÉ GARDI (1953)

Mettre en images

AUTRES EXPÉDITIONS

Les voyages d'exploration deviennent des séjours d'étude

UN TOURNANT POUR LE MUSÉE

Un nouveau nom et de nouveaux concepts

LES EXPÉDITIONS ET L’ETHNOLOGIE

Anna Schmid

Les célèbres voyages autour du monde de James Cook – trois expéditions entre 1768 et 1779/80 – marquèrent la fin de l’ère des grandes découvertes et le début d’une nouvelle époque. Les contours des continents étaient désormais mieux connus que seulement dans les grandes lignes. Avec ces voyages commença aussi la constitution systématique de collections ethnographiques. Il fallut cependant pratiquement tout le XIX^e siècle avant que l’ethnologie puisse s’établir en discipline indépendante. Des sociétés de géographie, d’ethnologie

EXPÉDITIONS ET CONNAISSANCES

De nombreuses expéditions partirent aussi du Musée d’ethnographie de Bâle, aujourd’hui le Museum der Kulturen. Des scientifiques de disciplines et d’objectifs très différents se rendirent aux quatre coins du monde pour contribuer à la recherche ou à la collection de leur propre musée. L’exposition «Expéditions. Rapporter le monde dans ses bagages» et la présente brochure suivent leurs traces. L’étude de ces expéditions éclaire les intérêts de l’époque,

CES «CAMPAGNES» AU SERVICE DE LA SCIENCE (ET QUELQUEFOIS PAS EXCLUSIVEMENT POUR ELLE) CONNurent LEUR APOGÉE ENTRE LA FIN DU XIX^e SIÈCLE ET LES ANNÉES 1930.

ou d’anthropologie se constituèrent et, par la suite, les musées ethnographiques se développèrent, certains étant issus de ces sociétés. Enfin, au tournant du siècle, une chaire d’ethnologie fut instituée dans les universités. Ce développement se fit aussi à Bâle, quoique avec un décalage dans le temps.

ENTRE SCIENCE ET CHASSE AUX OBJETS

Les expéditions ethnologiques jouèrent un grand rôle pour l’ethnologie en passe de devenir une science autonome. Ces «campagnes» au service de la science (et quelquefois pas exclusivement pour elle) connurent leur apogée entre la fin du XIX^e siècle et les années 1930. L’une des expéditions les plus connues est la Jesup North Pacific Expedition, de 1897 à 1902, conduite par Franz Boas, le fondateur de l’anthropologie culturelle américaine. Le but du projet était d’étudier les relations entre les cultures asiatiques et nord-américaines de part et d’autre du Détroit de Behring. Une autre expédition au moins aussi célèbre est la Cambridge Anthropological Expedition to the Torres Straits, de 1898, sous la direction d’Alfred C. Haddon, qui s’intéressa d’un point de vue ethnographique aux cultures insulaires entre l’Australie et la Nouvelle-Guinée. Ces deux expéditions rapportèrent un riche butin, et les publications correspondantes furent d’un grand intérêt pour l’ethnologie et son développement. L’expédition la plus connue de la fin de la grande époque des expéditions est sans doute celle de l’ethnologue français Marcel Griaule, à laquelle participa entre autres l’écrivain et ethnologue Michel Leiris. L’équipe traversa le continent africain de Dakar à Djibouti en Ethiopie, de 1931 à 1933, et rapporta une vaste collection ainsi que des observations ethnographiques aboutissant à des publications scientifiques. Michel Leiris publia en outre ses carnets de voyage, où il exposa sans ambages les méthodes d’expédition et, pour la plus grande irritation de Griaule, critiqua la chasse aux objets et aux informations, et le comportement ethnologique en général: «Les rapt continuent en dehors de cela» (Leiris, 1934:126). Et ailleurs: «Le petit sac noir qui contient la monnaie – le sac à malice – est plusieurs fois dénoué et renoué. Le carnet d’inventaire s’emplit. Il ne nous est pas encore arrivé d’acheter à un homme ou une femme tous ses vêtements et de le laisser nu sur la route, mais cela viendra certainement» (ibid., 104).

montre l’élaboration des connaissances sur les autres cultures et la quête des interprétations.

PAUL ET FRITZ SARASIN: DES RECHERCHES ZOOLOGIQUES AUX ÉTUDES ETHNOLOGIQUES

Le premier voyage scientifique d’exploration fut entrepris par les cousins Paul et Fritz Sarasin, tous deux docteurs en zoologie, à Ceylan (Sri Lanka), de 1883 à 1886. «L’expédition fut placée d’abord sous une étoile zoologique, puis l’intérêt pour les Vedda [un peuple indigène] s’éveilla peu à peu» (Speiser, 1943:223). A leur retour de cette expédition, les Sarasin se rendirent à Berlin pour exploiter et publier leur matériel de données. Ils y rencontrèrent entre autres le directeur du Musée ethnologique, Adolf Bastian, et le fondateur de la Société anthropologique, le médecin Rudolf Virchow. Speiser mentionne que l’environnement académique eut un effet bénéfique sur leurs travaux (ibid., 225s). Les cousins fréquentèrent les cercles des Sociétés de sciences naturelles, de géographie et d’ethnologie, tinrent des conférences et découvrirent des sources d’inspiration: «Ils se joignirent ... à un cercle d’amis qui leur profita et auquel, grâce à leurs talents, ils pouvaient aussi donner intellectuellement» (Handschin, 1959:5s). On ne peut déterminer à quel point ces influences réciproques jouèrent mais on peut supposer que la seconde expédition à Ceylan en 1890 est due à cette influence berlinoise (Sarasin, 1941:18s). Les cousins Sarasin sont en tout cas de ces pionniers qui partirent en tant que savants naturalistes pour se vouer ensuite à l’ethnologie. Richard Kunz présente dans son article ces deux chercheurs qui ont grandement marqué le Musée d’ethnographie de Bâle à leur époque.

FELIX SPEISER-MERIAN: UN PERSONNAGE DE TRANSITION

Le chimiste et ethnologue Felix Speiser-Merian, neveu de Paul Sarasin, partit en expédition aux Nouvelles-Hébrides (Vanuatu) de 1910 à 1912. Les travaux de Speiser se trouvent en transition entre ceux des cousins Sarasin – encore fortement attachés à la tradition évolutionniste du XIX^e siècle –, et ceux des représentants des orientations ultérieures de l’ethnologie, qui se consacrèrent à des aspects culturels tels que la religion, la mythologie ou les formes artistiques. Au début de sa carrière ethnologique, Speiser se tenait encore dans la lignée des débats scientifiques du XIX^e siècle et resta fidèle à cette tradi-

Alfred Bühler et Willy Meyer
avec leur camion chargé
du matériel de l'expédition,
en route pour l'île Roti,
Indonésie
Photo: MKB (F) IIc 20324



tion pendant ses expéditions. C'est seulement dans ses travaux plus tardifs qu'il souleva de nouvelles questions et se positionna avec critique – même seulement implicite – par rapport à ses prédécesseurs. Comme le montre l'article dans cette brochure, Speiser était motivé par l'idée de sauver des cultures. C'est ce que manifestent d'une part son ambitieuse activité de collectionneur et d'autre part son catalogue de mesures pour la «sauvegarde des indigènes». Il recommandait par

PAUL HINDERLING ET RENÉ GARDI:
DES EXPÉDITIONS AUX SÉJOURS D'ÉTUDE
L'expédition de l'ethnologue Paul Hinderling avec l'écrivain-voyageur et photographe René Gardi au Nord-Cameroun, en 1953, confirme nettement une évolution: les voyages servant à réunir des collections devenaient des séjours d'étude stationnaires. Le but premier de l'expédition était certes de réunir une collection, mais la col-

**IL NE S'AGIT PAS ICI D'ENCENSER DES PERSONNALITÉS
MAIS DE REPLACER LEURS ACTES ET LEURS MOTIVATIONS
DANS UN CONTEXTE HISTORIQUE.**

exemple: «Les indigènes doivent être contraints à revenir à leur mode de vie antérieur. Cela ne peut être obtenu [...] qu'en leur rendant de plus en plus difficile l'acquisition d'objets européens» (Speiser, 1923:54). A ses yeux, seules les cultures intactes avaient un sens pour la reconstitution de l'histoire du peuplement et des migrations. Il se plaignait souvent de la décadence irrémédiable de ces cultures. Speiser devint directeur du musée au décès de Fritz Sarasin en 1942. L'intervalle de temps jusqu'à sa propre mort en 1949 fut trop court pour qu'il ait pu réaliser ses propres concepts d'un musée ethnologique moderne – aussi du fait de la Seconde Guerre mondiale «qui mit fin à tous ses espoirs» (Speiser, 1948:7).

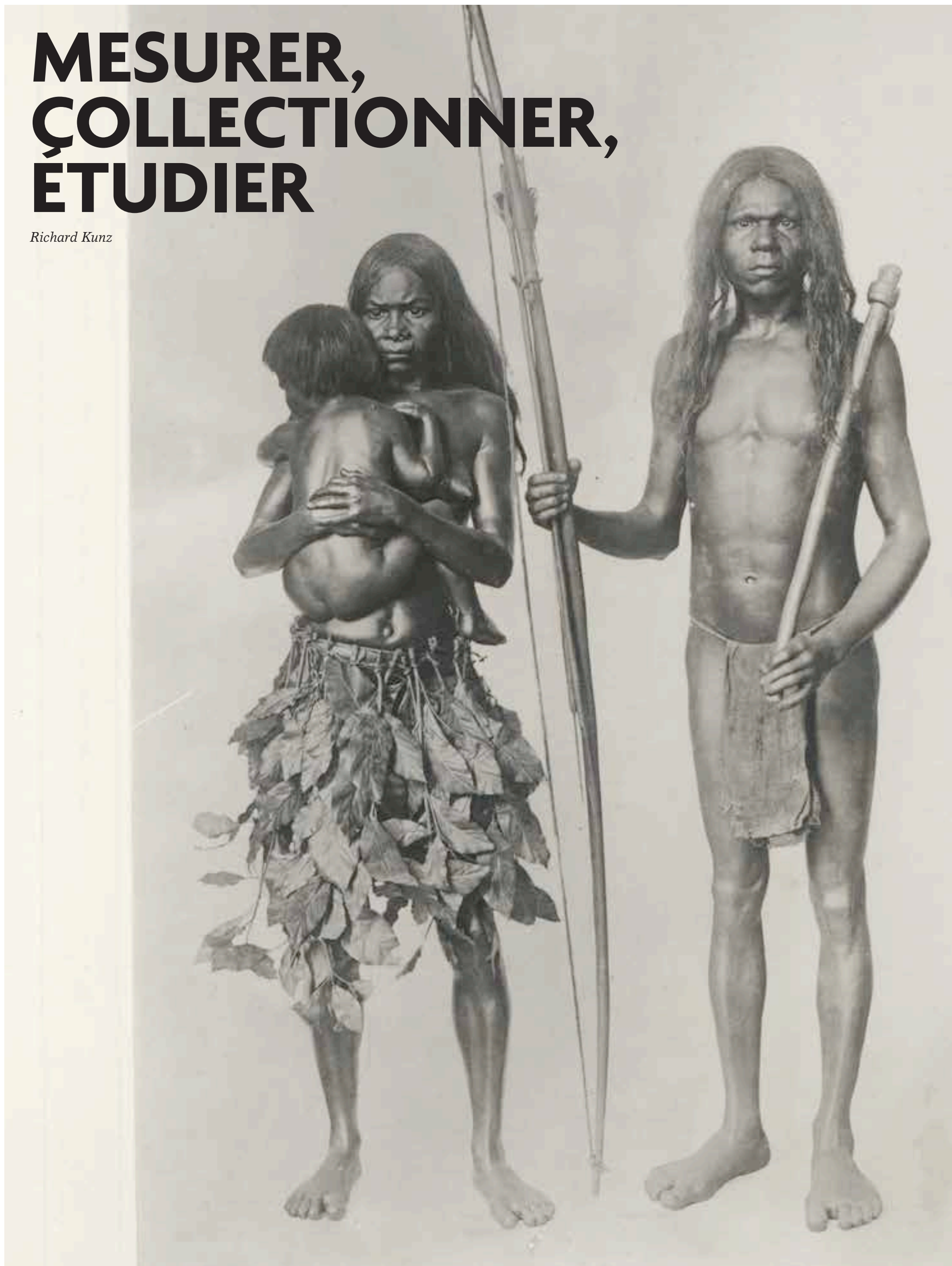
ALFRED BÜHLER: «DE LA VALEUR DES COLLECTIONS ETHNOGRAPHIQUES»
L'expédition d'Alfred Bühler en Indonésie et Timor orientale, en 1935, résultait d'une commande précise de la commission du musée: il devait «collecter toutes les expressions matérielles des indigènes, les études sur la culture intellectuelle nécessaire à la maîtrise du langage devant passer au second plan.» Bühler observa ces instructions. Il se concentra sur les comparaisons d'inventaires matériels, pour étudier la question de la parenté culturelle et les migrations entre l'Asie de Sud-Est et la Mélanésie. Dans la thèse qu'il soutint à l'université, il développa ses idées sur le travail ethnologique dans le musée, se demandant «à quel point les produits de peuples étrangers sont adéquats pour saisir l'être et le devenir des cultures concernées. [...] L'une des tâches essentielles de la recherche ethnologique est d'examiner les cultures [...] et en particulier les peuples indigènes dans leur caractère et leur genèse» (Bühler, 1947:225). Bühler soupèse soigneusement les possibilités. Pour lui, l'inventaire matériel est le témoignage le plus important et le moins falsifié, mais sa valeur reste cependant limitée par le fait qu'il n'est jamais exhaustif et en outre toujours lié à une «culture spirituelle». Conscient que la culture matérielle ne suffisait pas à tirer des conclusions de longue portée sur les événements historiques, ni à déduire des axiomes, Bühler fit de la classification systématique tout un programme – des techniques aux produits culturels finis – et l'appliqua à ses travaux. Son expédition de 1935 en est un exemple précoce. L'article de Richard Kunz montre l'importance de ce voyage, aussi pour la fameuse collection textile de Bâle.

lecte de données ethnographiques était devenue une préoccupation plus centrale. Hinderling, élève de Bühler et Speiser, relevait des données ethnographiques mais il semble que ses questions dépassaient largement ce seul domaine. Hinderling pose «des questions complexes et vastes...» constata Gardi. Visiblement, les deux compagnons de voyage avaient non seulement des méthodes de travail fort différentes mais aussi des intérêts opposés. Alors que Hinderling s'attachait à relier les objets aux faits, Gardi élaborait son propre monde d'images en jouant sur la force des associations. Gaby Fierz examine dans son article les motifs de ces deux explorateurs.

L'ENCHEVÊTREMENT AVEC LA TRADITION MÈNE AU FUTUR
L'étude de ces expéditions révèle les circonstances d'acquisition des collections, à savoir les orientations scientifiques des ethnologues, les contingences économiques des institutions et des personnes, le contexte politique des expéditions et la situation personnelle des participants. Il ne s'agit pas ici d'encenser des personnalités mais de replacer leurs actes et leurs motivations dans un contexte historique. Cela permet de suivre les cheminements et d'explicitier nos liens et nos démêlés avec la tradition. C'est la condition «pour pouvoir réfléchir à notre histoire, notre avenir et notre attachement marqué d'incertitude et d'inconfort» (Rabinow, 2012:7s). L'exposition «Expéditions. Rapporter le monde dans ses bagages» fait un pas décisif dans cette direction.

MESURER, ÇOLLECTIONNER, ÉTUDIER

Richard Kunz





FIDÈLE À LA NATURE: UN COUPLE AVEC ENFANT (CEYLAN)

Paul et Fritz Sarasin fournirent des photographies et des données sur les Vedda à un sculpteur, F. Meinecke, à Fribourg-en-Brisgau, qui reproduisit une famille Vedda en plâtre. Les Sarasin lui avaient passé cette commande en 1908, car ils souhaitaient «une image la plus fidèle que possible d'authentiques représentants d'un peuple indigène en voie de disparition» (Rapport annuel 1908:22). L'homme mesure 1,55 m, la femme est un peu plus petite. Elle porte une jupe typique en feuillage, comme en portaient les deux sexes. L'homme est muni de ses armes indispensables: arc, flèches et hache.

Photos: MKB FX57/MKB (F) IIa 527; IIa 528

De leurs cinq voyages à Ceylan – aujourd'hui Sri Lanka –, Paul Sarasin (1856–1929) et Fritz Sarasin (1859–1942) rapportèrent 441 artefacts et 542 photographies. Les deux jeunes explorateurs étaient cousins au deuxième degré et faisaient partie de la grande bourgeoisie bâloise. Partis pour étudier les apodes (ou gymnophiones) et les embryons d'éléphants, ils en vinrent à s'intéresser au peuple indigène Vedda, dont ils jugeaient la culture intacte et fidèle à ses origines. Ils compilèrent mesures et documents pour établir un arbre généalogique de l'évolution humaine – et rapporter à Bâle une image fidèle d'un peuple primitif. Leur première expédition à Ceylan (1883-86) fut le premier voyage d'exploration scientifique du futur Musée d'ethnographie, sans aucun financement gouvernemental.

DES EXPLORATEURS GRAND-BOURGEOIS VOYAGEANT À LEURS PROPRES FRAIS

Paul Benedict Sarasin, fils du conseiller bâlois Karl Sarasin et d'Elisabeth Sarasin-Sauvain, était âgé de 27 ans lorsqu'il partit pour sa première expédition à Ceylan. Il était accompagné de son cousin de 24 ans, Karl Friedrich «Fritz» Sarasin, fils du maire Felix Sarasin et de Rosalie Sarasin-Brunner. Leurs pères étaient eux-mêmes cousins mais les deux familles n'avaient pas de contact particulier. Paul et Fritz firent connais-

sance pendant leurs études. Tous deux membres de l'association étudiante Zofingia, ils découvrirent leur intérêt commun pour les sciences naturelles et les voyages.

Paul étudia à Bâle, d'abord la médecine puis la zoologie. Fritz commença ses études à Genève sous la direction de Carl Vogt et de Henri de Saussure et vint par la suite à Bâle. C'est là que le zoologiste et paléontologue Ludwig Rütimeyer et l'anatomiste Julius Kollmann eurent une influence déterminante sur le développement des deux jeunes gens. En 1881, ils se rendirent ensemble à Würzburg, pour se préparer à leur doctorat sous la direction du zoologiste Karl Semper. Paul Sarasin termina ses études en 1882 avec un doctorat sur la formation des feuilletés embryonnaires de l'escargot d'eau (bithynia tentaculata); Fritz un an plus tard avec un travail sur la maturation et la segmentation des œufs de reptile. Ils conçurent à cette époque le projet de se rendre à Ceylan. Après ses études, Paul visita les musées de Paris et de Londres pour y étudier les riches collections de l'époque sur la faune de Ceylan.

«Les préparatifs de voyage prirent beaucoup de temps, avec la commande et l'emballage des mille choses nécessaires à un zoologiste en voyage. Tout cela à Würzburg, tandis que l'équipement personnel était acheté à Londres» (Sarasin, 1941:7).

Le projet original d'une expédition aboutit à cinq expéditions en tout. Tous ces voyages furent financés par les cousins sur leur fortune personnelle. Leurs recherches pour le musée étaient bénévoles.

APODES ET EMBRYONS D'ÉLÉPHANTS

L'objectif premier du voyage d'exploration de Paul et Fritz Sarasin (1883–1886) était les études zoologiques.

«Nous nous fixâmes pour première tâche d'éclairer l'histoire entièrement inconnue du développement des apodes ceylanaïses (ichthyophis glutinosus). Ces amphibiens aux allures de serpents et sans membres nous furent apportés en grand nombre par des coolies des plantations; beaucoup contenaient des œufs mûrs mais il fut pendant longtemps impossible de découvrir des embryons. Les larves avec des branchies étaient fréquentes dans les ruisseaux, aussi nous pensions que la ponte se faisait dans l'eau. C'est seulement après plusieurs mois, au début de la saison des pluies, que l'énigme fut résolue. La femelle se glisse dans un orifice sous terre, y pond ses œufs, attachés les uns aux autres comme sur un collier de perles, et s'enroule autour des œufs pour les couvrir. Seuls des naturalistes peuvent comprendre notre joie, lorsque nous découvrîmes les premiers embryons avec leurs délicats filaments de branchies rouge sang. La posi-

ILS ESSAYAIENT DE RELIER LES POPULATIONS QU'ILS ÉTUDIAIENT À L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE L'ÉVOLUTION HUMAINE. À LA BASE DE LEURS ÉTUDES SE TROUVAIENT DES EXAMENS ANTHROPOLOGIQUES ET SURTOUT DES MESURES COMPLEXES SUR DES SQUELETTES.



POTERIE EN TANT QU’«ARTISANAT AVANCÉ»

Trois pots sont visibles au premier plan. La poterie, en tant qu’artisanat «avancé», discordait avec la culture matérielle très modeste des Vedda «primitifs». «Les Vedda primitifs, encore intouchés par des cultures plus avancées, ne savent pas fabriquer de la vaisselle en argile; l’art de la poterie est inconnu des Vedda authentiques.» Plus loin, Paul Sarasin écrit, dans le contexte des acquisitions matérielles des Vedda «cultivés»: «Tout ceci provient évidemment de l’influence de cultures avancées et ne présente donc aucun intérêt pour nous» (Sarasin, 1892-93:455-56). Le but était ainsi de reconstituer, à partir d’une culture réelle existante, une culture primitive authentique offrant des réponses et des exemples à la question du développement culturel de l’humanité. Photo: MKB /F/ IIa 885

LES COURBES CRANIOMÉTRIQUES DE SARASIN

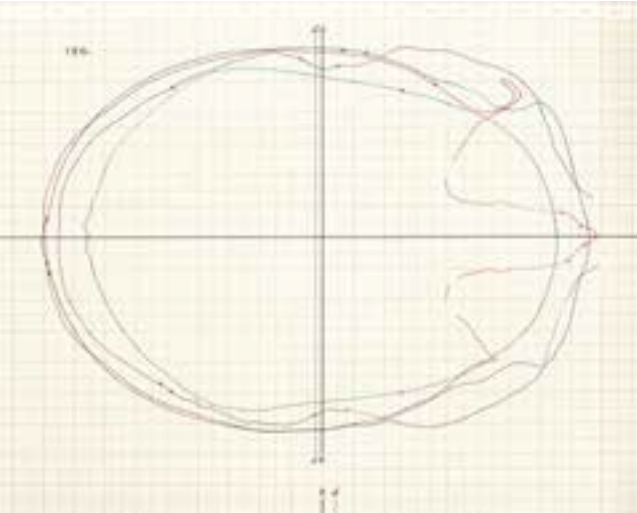
Paul et Fritz Sarasin empruntèrent de nouvelles voies pour les mesures crâniennes. Ils combinaient divers éléments de méthodes existantes et obtenaient des résultats parlants. Ils accordaient grand soin à la publication de leurs études. Les «résultats scientifiques de leurs recherches à Ceylan» séduisent par la haute qualité des photographies et des dessins. En outre, ils développèrent une technique personnelle de diagraphie pour la saisie de leurs mesures crâniennes, connue sous le nom de «courbes craniométriques de Sarasin». Leurs déductions sur l’Homo Sapiens moderne à partir de stades d’évolution antérieurs a par contre perdu de sa validité au cours du XX^e siècle. Sarasin 1892-93: fig. 126



UN CADEAU POUR BÂLE

L’éléphanteau fut capturé par Paul et Fritz Sarasin au cours de leur premier voyage et donné au jardin zoologique de Bâle. «Miss Kumbuk» devint rapidement une célébrité dans la ville. Un édifice de style mauresque fut construit en 1891 pour l’abriter ainsi que des zèbres. Elle vécut de 1886 à 1917 au zoo de Bâle. Le crâne de «Miss Kumbuk» se trouve encore dans la collection du Musée d’histoire naturelle de Bâle et on peut le voir dans l’exposition «Expéditions. Rapporter le monde dans ses bagages».

Photo: Staatsarchiv: BSL 1001 G1.2.29.1



LA CHASSE AUX FEMELLES D’ÉLÉPHANTS PLEINES, AU COURS DE SA PREMIÈRE EXPÉDITION À CEYLAN, PAUL SARASIN AVAIT LAISSÉ UN SOUVENIR DÉSAGRÉABLE.

tion des gymnophiones dans le système zoologique en devenait claire d’un seul coup. Ils faisaient partie des amphibiens, les urodèles, et d’après les écailles de leur peau en étaient une forme ancienne. Nous avons développé par la suite, en partie à Ceylan même, en partie en Europe, toute l’histoire du développement et l’anatomie de ces animaux, le premier fruit de notre séjour ceylanais» (Sarasin, 1929:4). Selon le système actuel, l’ichthyophis glutinosus appartient aux ichthyophiidae, une famille de gymnophiona, qui à son tour appartient à la sous-classe lissamphibia de l’ordre des amphibiens. Un autre objectif du premier voyage à Ceylan était «de trouver des embryons d’éléphants, en vue d’apporter des conclusions importantes sur la généalogie de ce groupe d’animaux. Nous avons bien été une vingtaine de fois à la chasse aux éléphants, nous avons disséqué deux femelles abattues, une tâche difficile dans la forêt, mais nous n’avons pas trouvé ce que nous cherchions. Le seul résultat réjouissant fut d’avoir capturé l’éléphanteau «Kumbuk» [...]» (Sarasin, 1929:4).

UN MÉMORIAL POUR UN PEUPLE EN VOIE DE DISPARITION

Paul et Fritz Sarasin s’intéressèrent aussi aux habitants de Ceylan. Les aborigènes Vedda, avec leur culture et leur mode de vie très simples – par comparaison avec

les Cinghalais et les Tamouls – exerçaient une fascination particulière sur les jeunes explorateurs. «Nous suivîmes donc les Vedda dans leur habitations isolées, impressionnés à chaque fois par la grandiose frugalité de ces habitants des forêts, qui ne possèdent qu’arcs et flèches, pioches et bois pour le feu, quelques sacs et poches de fourrure ou de cuir de bœuf et une carapace de tortue en guise d’écuelle [...]» (Sarasin, 1929:7). Leur deuxième voyage en 1890 avait exclusivement pour but d’approfondir et de publier leurs connaissances sur les Vedda. Les résultats de ces recherches scientifiques formèrent le contenu de leur troisième ouvrage sur Ceylan, conçu comme un «mémorial pour un peuple en voie de disparition» (Sarasin, 1929:7).

OBJECTIF: UN ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE L’ÉVOLUTION HUMAINE

Selon la tradition scientifique de leur temps, Paul et Fritz Sarasin étudièrent les Vedda en utilisant des critères «somatiques» – stature, couleur de peau, chevelure, forme du crâne, etc. et en se posant des questions «ergologiques»: quels étaient les produits des activités physiques et intellectuelles des Vedda? Le but de ces recherches était de définir un arbre généalogique de l’évolution humaine: «On reconnaît ici nettement l’impact de la vision évolutionniste de

l’époque: des groupes sont définis et classés dans une échelle selon le niveau de développement constaté; l’éventualité de l’apparition simultanée de groupes différemment organisés ou évolués n’est pas du tout considérée: il n’existe que plus haut ou plus bas, et ceux qui sont placés en haut de l’échelle en ont parcouru les échelons depuis le bas» (Speiser, 1943:239). Paul et Fritz Sarasin défendaient un point de vue progressiste pour leur époque. Ils évitaient le terme de «race» et parlaient de «variétés d’humains». Ils ne considéraient pas les Vedda comme fondamentalement moins développés mais leur attribuaient simplement des «caractéristiques primitives» (www.library.ethz.ch/de/Resources/Digital-collections/Short-portraits/Paul-Sarasin-1856-1929 (accédé le 2.4.2012); (Handschin, 1959:5s).

LA DÉCOUVERTE DE LA PRÉHISTOIRE À CEYLAN

Paul et Fritz Sarasin furent les premiers à identifier les trouvailles faites dans des grottes ou en surface comme des outils de l’Age de pierre à Ceylan. Ils fournirent des bases et des impulsions essentielles pour les futures recherches scientifiques sur la préhistoire à Sri Lanka. «Dès 1885, nous nous sommes intéressés aux grottes, à l’occasion de nos nombreux périples dans le bas-



LES PHOTOGRAPHIES EN STUDIO ÉTAIENT RECHERCHÉES PAR LES COLLECTIONNEURS
«Noble cinghalaise» Photo: MKB (F) Ila 836

pays de Ceylan. Que nous n'ayons pas découvert l'Age de pierre à cette époque tient au fait que, d'une part, nous n'avons pas effectué de fouilles avec suffisamment de méthode et que, d'autre part, nous n'avions pas l'expérience requise... Mais après avoir découvert des traces de l'Age de pierre dans les grottes Toála de Lamontjong à Célèbes, la situation se présentait sous un autre jour... Nous décidâmes donc de nous consacrer à cette question et nous entreprîmes un nouveau voyage à Ceylan début janvier 1907 ... Lorsque nous réembarquâmes le 5 mai 1907 à Colombo en direction de l'Europe, nous étions profondément satisfaits du résultat inattendu que le sol de Ceylan, pour lequel aucun outil de pierre n'était décrit dans la littérature, se révélait une source des plus riches au monde en outils de pierre préhistoriques» (Sarasin, 1908:1/4/22).

De nouvelles recherches permettent de supposer que Sri Lanka était déjà habitée il y a 300 000 ans. Les traces confirmées d'habitat remontent à environ 125 000 ans (Deraniyagala, 1992:686). Cependant, les hypothèses et interprétations de Paul et Fritz Sarasin sur leurs trouvailles durent en partie être corrigées par des connaissances plus récentes.

LA NATURE HUMAINE EN TANT QU'OBJET D'ÉTUDE

Pour les scientifiques Paul et Fritz Sarasin, l'être humain était un objet d'étude. Outre l'environnement de celui-ci, ils cherchaient à l'appréhender sous ses différentes formes corporelles. Leurs méthodes étaient celles de naturalistes qui, en premier lieu, mesurent l'apparence physique, photographient, décrivent et classifient les résultats selon un sys-

tème précis. L'objectif était de trouver une réponse à la question alors brûlante de la patrie d'origine et des chemins de migration des humains de l'Asie du sud-est jusqu'en Australie, et de comprendre l'évolution de l'espèce humaine. Partant des théories de Darwin et de Haeckel sur l'évolution humaine, ils comparaient les résultats de leurs recherches aux classifications déjà existantes des sciences naturelles (Ohnemus, 2002:183-206). Ils essayaient de relier les populations qu'ils étudiaient à l'arbre généalogique de l'évolution humaine. A la base de leurs études se trouvaient des examens anthropologiques et surtout des mesures complexes sur des squelettes.

ACTIVITÉS CORPORELLES ET INTELLECTUELLES: TOUT FAIT PARTIE DES SCIENCES NATURELLES

D'un point de vue actuel, on ne peut guère qualifier les expéditions Paul et Fritz Sarasin d'études ethnologiques. Selon leur compréhension naturaliste, l'être humain était un élément se rangeant dans un ordre systématique de la nature, le mode de vie étant une sous-catégorie de celui-ci. Le terme central correspondant est celui d'«ergologie», selon la définition très personnelle de Paul Sarasin en 1892/93: «Avec le terme d'ergologie, nous souhaitons qualifier toutes les manifestations de la vie animale ou végétale qui n'entrent pas dans le cadre de la physiologie ...; nous souhaitons par-là caractériser non seulement des faits comme la fabrication d'un nid par des insectes, des poissons, des oiseaux ou des mammifères, ou la construction de maisons par des humains, mais aussi les organisations sociales des insectes et des humains, bref toutes les activités cor-

porelles et intellectuelles d'un être vivant» (Sarasin, 1892-93:375).

Selon cette compréhension, la recherche ethnographique était une partie de l'ergologie, elle-même une partie de la zoologie, respectivement des sciences de la nature.

COLLECTIONNER ET DOCUMENTER: LACUNES ET HASARDS

«Dès le début, nous avons tourné notre attention vers l'ethnographie des Cinghalais. A Kandy, les marchands d'antiquités n'étaient pas rares. Souvent ils apportaient aussi des marchandises jusque dans notre logement. Il était facile d'acheter de beaux couteaux anciens au manche d'ivoire sculpté et aux lames de fer aux applications d'argent finement ciselées, ou bien des monnaies antiques datant de l'époque royale, des épées, des lances et des arcs, des tambours, des boîtes à chaud pour bétel et des lampes de différentes formes, de beaux peignes d'ivoire et bien d'autres choses encore» (Sarasin, 1939:22).

La description du mode de vie et des activités intellectuelles des habitants de Ceylan – l'ergologie selon la définition de Sarasin – dut se limiter aux Vedda et à leur mode de vie très frustre. En fait, ces descriptions se bornaient surtout à une liste minutieuse de la littérature de l'époque sur ce petit peuple. Les observations ethnographiques personnelles sont plutôt rares. Quant aux Cinghalais et aux Tamouls, «dont l'histoire remonte à plusieurs millénaires, qui possèdent une riche littérature philosophique et poétique et qui sont actifs dans presque toutes les branches de l'art et de l'industrie», Paul et Fritz Sarasin n'abordèrent

pas du tout cette tâche «d’une vie entière» (Sarasin, 1892/93:83). La collection ethnographique sur les Cinghalais qui en résulte est assez peu systématique et surtout due au hasard, l’accent étant mis sur les objets «de prestige» plutôt volumineux et spectaculaires ou de haute qualité artistique ou artisanale.

DES IMPULSIONS IMPORTANTES
POUR LE MUSÉE – ET POUR LA PROTECTION
DE LA NATURE

Bien que leurs expéditions à Ceylan aient eu essentiellement un caractère naturaliste, le rôle des cousins Sarasin dans l’édification de l’ethnologie n’est pas négligeable. Leur voyage en Égypte avec Leopold Rütimeyer en 1889 et celui de Fritz Sarasin avec Jean Roux en Nouvelle-Calédonie et aux îles Loyauté en 1911 – 1912 avaient un caractère plus fortement ethnologique. Ceci se manifesta dans les collections réunies dans ces régions, qui peuvent aujourd’hui encore être qualifiées de systématiques-ethnogra-

phiques et qui fournirent à l’époque des impulsions importantes pour le développement du musée (Speiser, 1943:255-257).

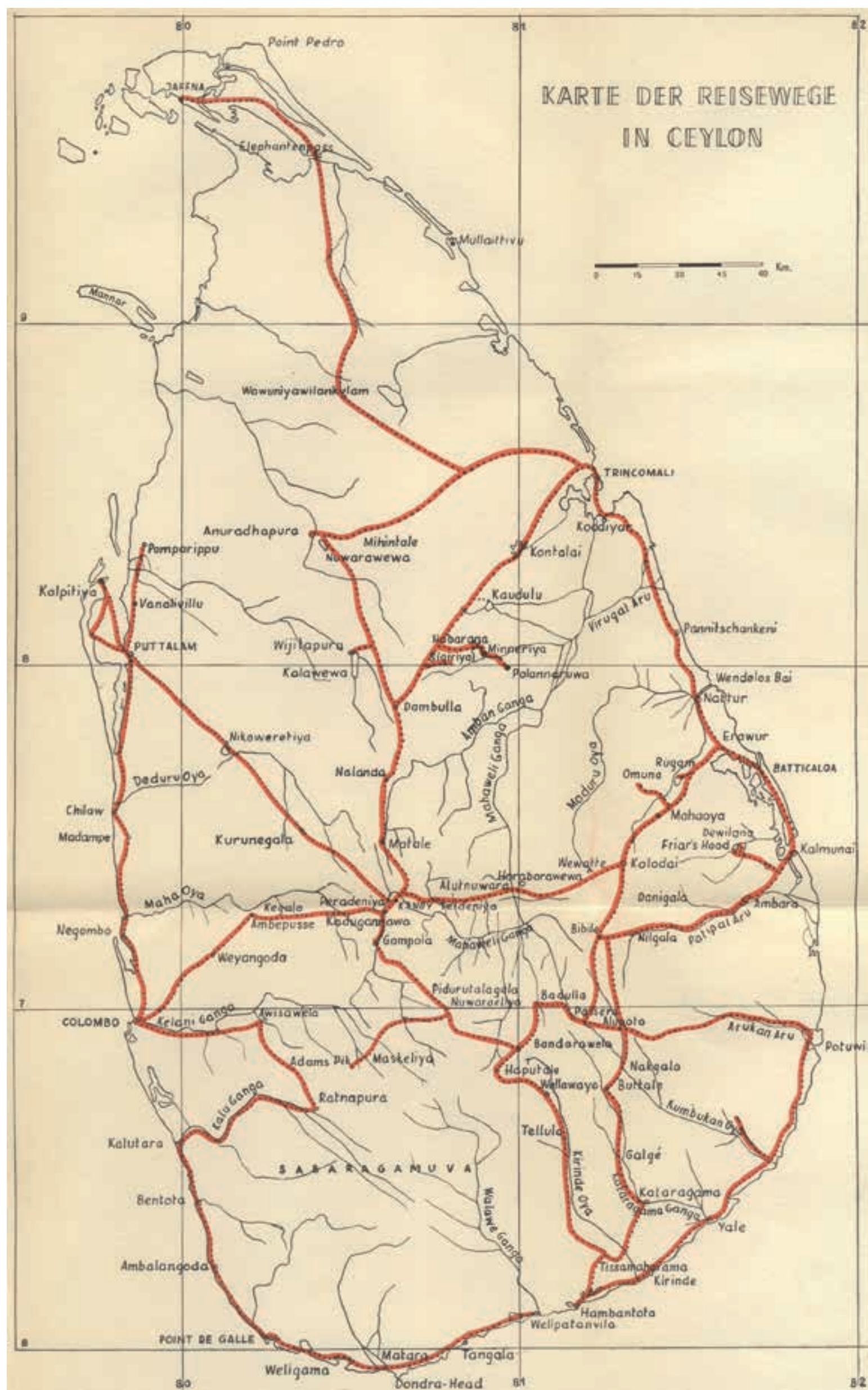
Paul Sarasin devint par la suite un pionnier important de la protection de la nature. La chasse aux femelles d’éléphants pleines, au cours de sa première expédition à Ceylan, lui avait laissé un souvenir désagréable. A son retour, Paul Sarasin s’engagea, justement d’un point de vue scientifique, pour empêcher la chasse au gros gibier sauvage. Il élaborait les bases d’une association internationale pour la protection de la nature et contribua d’une façon décisive à la création du Parc national suisse en 1914.

Paul Sarasin s’engagea aussi pour la protection de la nature au niveau mondial et obtint que des mesures protectrices soient prises dans certaines régions pour des plantes et animaux menacés et que des réserves soient aménagées (www.library.ethz.ch/de/Resource/Digital-collections/Short-portraits/Paul-Sarasin-1856-1929 (accès le 2.4.2012)); (Handschin, 1959:5s).

LES VEDDA CHASSEURS-CUEILLEURS ET L’ÉCOTOURISME

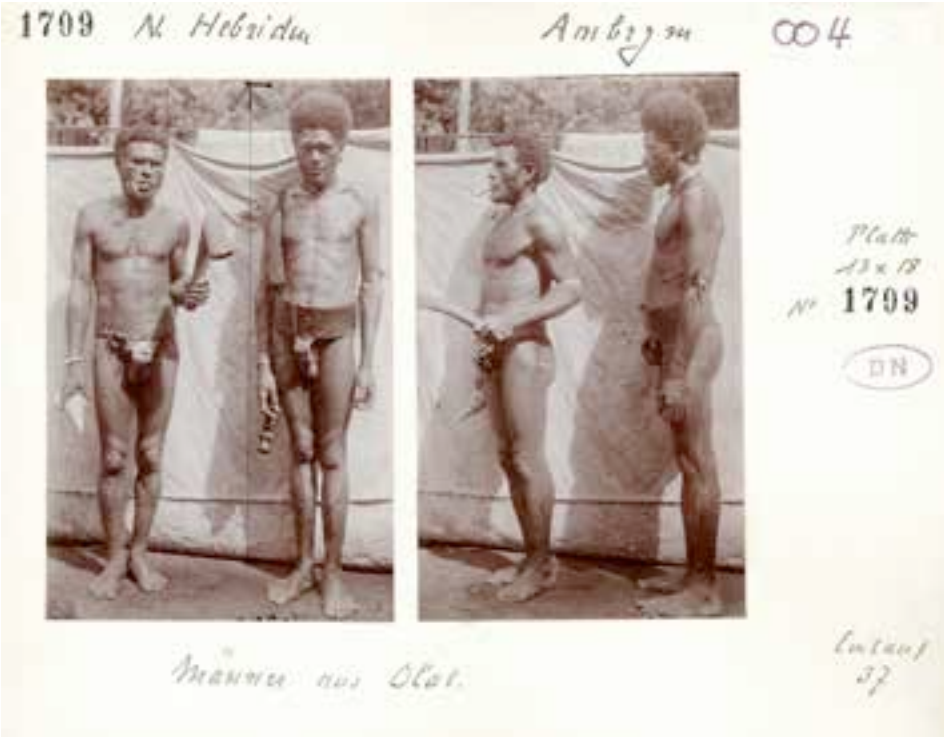
Les Vedda (Wanniyala-Aetto, aussi Veddha) sont, avec les Cinghalais et les Tamouls, les plus anciens habitants de Sri Lanka. De nouvelles études sur des fragments d’os humains datant de 18000 ans ont pu montrer la continuité génétique jusqu’aux Vedda actuels (Deraniyagala, 1992:486-9). L’origine du langage Vedda reste inexploquée. Le langage Vedda actuel est issu du contact avec les Cinghalais à partir du X^e siècle et est classé parmi les langues créoles (Van Driem, 2001:227-30).

Les Vedda ont été décomptés à part pour la dernière fois dans le recensement de 1953. Ils étaient alors au nombre de 800 individus. Leur domaine traditionnel de résidence était les pentes boisées à l’est du massif montagneux des provinces actuelles d’Uva et de North Central. Ils vivaient de la chasse et de la cueillette. Des siècles d’assimilation culturelle avec les Cinghalais et Tamouls voisins, les fréquents mariages interethniques et les efforts du gouvernement sri-lankais depuis le milieu du XIX^e siècle en vue de déplacer et sédentariser les Vedda ont fortement contribué à modifier leur mode de vie traditionnel. Le village de Dambana, dans le district Badulla de la province d’Uva, est aujourd’hui le dernier bastion de la culture traditionnelle et du langage Vedda. Le village comptait environ 1000 habitants en 2007, soit environ 250 familles Vedda, et il a été porté à la connaissance du public grâce aux projets d’écotourisme qui lui sont rattachés (www.gamaneguma.lk/news_view.php?record_id=21 (accès le 17.4.2012)).



CINQ VOYAGES, 441 ARTEFACTS, 542 PHOTOGRAPHIES

- 1^{er} voyage: 1883 – 1886, essentiellement études zoologiques
- 2^e voyage: 1890, études anthropologiques des Vedda
- 3^e voyage: 1902, bref séjour avec Leopold Rütimeyer, visite des Vedda
- 4^e voyage: 1907, fouilles archéologiques et découverte de l'âge de pierre
- 5^e voyage: 1925, Fritz Sarasin, seul, contrôle les résultats des recherches préhistoriques



Felix Speiser-Merian poursuit les recherches sur l’anthropologie physique, dans la lignée de Paul et Fritz Sarasin et de ses professeurs berlinois. Photo: MKB Vb (F) 1709



Felix Speiser-Merian s’intéressa aussi aux sociétés secrètes et aux rituels. Il regrettait de comprendre si peu leur fonction et leur importance, faute de connaissances linguistiques. Maison des hommes avec statues de crâne. Photo: MKB (F) Vb 2362

«NOUS AVONS SAUVÉ CE QUI POUVAIT ENCORE L’ÊTRE»

L'équipe des conservateurs

Du 4 mai 1910 au 1^{er} juillet 1912, l’ethnologue bâlois Felix Speiser-Merian (1880 – 1949) séjourna dans divers îles des Nouvelles-Hébrides (aujourd’hui l’État de Vanuatu). Il en revint avec une riche moisson: plus de 3000 objets ethnographiques, 1500 photographies sur plaques de verre, un carnet de voyage bien rempli et le matériel de nombreuses publications. Speiser commença sa carrière d’ethnologue avec des questions sur l’évolution de l’humanité. Comme Paul et Fritz Sarasin, il s’appuya d’abord sur l’anthropologie physique. Dès sa première expédition aux Nouvelles-Hébrides, il élargit ses interrogations: le développement linéaire n’était plus au premier plan de ses recherches, mais les influences réciproques et les entrelacements mutuels et parallèles. Ses réflexions aboutirent à un essai sur l’histoire du peuplement de l’Océanie.

PRÉSERVER DU DÉCLIN

Une préoccupation ne le quitta pas tout au long de sa vie, la perspective du déclin de certaines cultures, et la volonté de les sauver – au sens de l’appel du grand ethnologue et anthropologue Adolf Bastian: «Sauver à la dernière minute ce qui peut encore l’être.» Ceci ne l’empêchait pas de reconnaître des réalisations culturelles lorsqu’elles se présentaient à lui. Dans son guide pour le Musée d’ethnographie de Bâle, il explique sa pensée et sa conclusion: «La grande influence de la religion nous apparaît non seulement dans ce cas [représentation d’oiseaux des îles Santa Cruz], mais [...] chez tous les peuples indigènes, et nous remarquons aussi que l’apogée de l’art européen correspond aussi à des époques de forts mouvements religieux. Tout ce qui remue l’être humain au plus profond de lui-même cherche son expression dans l’art.» A cette époque, il avait déjà donné libre cours à son inclination pour l’ethnologie de l’art, la mythologie et l’histoire de la religion.

DE LA PENSÉE LINÉAIRE À UNE PENSÉE COMPLEXE

D’un point de vue ethnologique, Felix Speiser-Merian est un personnage de transition: au début de sa carrière d’ethnologue, il se maintint dans la lignée des débats scientifiques du XIX^e siècle et resta lié à cette tradition pendant ses expéditions. Mais sa pensée et son activité de muséologue et de savant lui avaient ouvert un nouveau champ de questions. Ce développement se manifeste aussi dans les différentes stations de sa vie.

UNE SOURCE D’INSPIRATION:

L’ONCLE PAUL SARASIN ET LES INDIENS HOPI
Felix Speiser-Merian étudia la chimie et termina ses études à Bâle en 1904 avec un doctorat. Il entra en 1906 au service de l’entreprise suisse J.R. Geigy & Co. à New York. Les éloges posthumes sur Speiser semblent indiquer qu’il n’avait pas choisi librement d’étudier la chimie mais qu’il y avait été poussé par sa famille. Il est donc compréhensible qu’il ait bientôt abandonné son poste pour se consacrer à ses «inclinations premières» (Meuli, 1950:2). Speiser choisit d’étudier l’ethnologie. A l’époque où Speiser démissionna de chez Geigy, son oncle maternel, Paul Sarasin, et le cousin de celui-ci, Fritz Sarasin, avaient déjà effectué plusieurs expéditions vers Ceylan (Sri Lanka), Célèbes (Sulawesi) et l’Egypte et fait connaître les premiers résultats de leurs recherches dans de volumineuses publications. Speiser reconnut que son intérêt pour les «cultures primitives» avait été éveillé par son oncle: «Je suis entré en contact avec l’ethnologie de quelque façon. Mon oncle Paul Sarasin était entre autres ethnologue et je fus soudain confronté à la décision d’échanger une profession pleine d’avenir contre l’étude de l’ethnologie» (Speiser, 1948:3). Le choix du lieu d’étude peut aussi avoir été influencé par son oncle: «Speiser se rendit alors à Berlin [...], à l’époque le haut-lieu de la recherche

ethnologique, et où, des années auparavant, les deux Sarasin avaient réalisé leur grand ouvrage sur Ceylan et fait connaissance de leurs collègues de la même spécialité» (Meuli, 1950:2f). Speiser étudia donc l’ethnologie et la préhistoire, de mai 1908 à avril 1909, auprès de Felix von Luschan, directeur de la section africaine et océanienne du Musée royal d’ethnologie et professeur extraordinaire d’anthropologie à l’Université Friedrich-Wilhelm de Berlin. Outre ce professeur, Speiser fut également fortement influencé par l’œuvre du directeur fondateur du Musée ethnologique, Adolf Bastian, et par celui d’un ami de Bastian, le médecin et ethnologue Rudolf Virchow. Juste avant ses études, Speiser avait visité une réserve d’Indiens Hopi en Arizona et publié ses impressions de voyage dans le journal du dimanche des «Basler Nachrichten». Ces premières expériences contribuèrent certainement à sa décision d’étudier l’ethnologie. Karl Meuli lui atteste, au vu de ces publications, un talent d’observation inébranlable (1950:1), et Christian Kaufmann affirme que Speiser avait déjà développé au cours de ce premier voyage les méthodes de travail qu’il utilisa plus tard en Mélanésie (2000:204).

LA PREMIÈRE GRANDE EXPÉDITION: LES NOUVELLES-HÉBRIDES (VANUATU)

Sur les conseils de son professeur von Luschan, Speiser choisit les Nouvelles-Hébrides (aujourd’hui Vanuatu) pour but de sa première grande expédition. Au cours de son séjour du 4 mai 1910 au 1^{er} juillet 1912, il visita nombre des 70 îles habitées. Il revint avec une riche moisson: plus de 3000 objets ethnographiques, 1500 photographies sur plaques de verre, un carnet de voyage débordant de notes et le matériel de nombreuses publications – essentiellement de nature scientifique, mais aussi un récit de voyage populaire et un livre pour la jeunesse.



Port Vila – une vue depuis le jardin de la résidence anglaise Photo: MKB (F) Vb 2621



Felix Speiser-Merian au volcan Ambrym
Photo: MKB (F) Vb 2331



Felix Speiser-Merian et ses porteurs pendant
une halte, Dip Point, Ambrym
Photo: MKB (F) Vb1821

«JE SUIS ENTRÉ EN CONTACT AVEC L’ETHNOLOGIE DE QUELQUE FAÇON. MON ONCLE PAUL SARASIN
ÉTAIT ENTRE AUTRES ETHNOLOGUE ET JE FUS SOUDAIN CONFRONTÉ
À LA DÉCISION D’ÉCHANGER UNE PROFESSION PLEINE D’AVENIR CONTRE L’ÉTUDE DE L’ETHNOLOGIE.»

ÉVOLUTIONNISME OU DIFFUSIONNISME:
UN INVENTAIRE APPORTE UNE RÉPONSE
Un des objectifs scientifiques était d’établir un inventaire matériel des différents groupes des Nouvelles-Hébrides. Les comparaisons tirées de cet inventaire – autant que possible de groupes n’ayant jamais rencontré d’autre civilisation – servit d’abord à Speiser comme point de départ pour résoudre la question de la validité du modèle de développement évolutionniste ou diffusionniste. La controverse entre les représentants de ces deux thèses se poursuivit avec effervescence jusque tard dans le XX^e siècle. Par la suite, ces comparaisons servirent de base à Speiser pour son histoire du peuplement des îles mélanésiennes. Speiser avait sans doute prévu de recenser plus de données matérielles ethnographiques, mais ce projet échoua, compte tenu des circonstances de ses recherches, d’une part à cause de son manque de connaissances linguistiques et d’autre part à cause de la situation politique. Speiser n’interrompit son séjour de plus de deux ans aux Nouvelles-Hébrides qu’une seule fois, pour accueillir Fritz Sarasin et Jean Roux à Nouméa (Nouvelle-Calédonie) et «les introduire auprès des Mélanésien» (Kaufmann, 1996:88).

DES TRAVAILLEURS ET UNE ADMINISTRATION COLONIALE PEU FIABLES
L’État de Vanuatu est situé au nord-ouest de l’Australie et comprend 83 îles, dont environ 70 sont habitées. Il obtint son indépendance en 1980 et se libéra de la domination coloniale du Royaume-Uni et de la France.

Il était sous leur contrôle depuis 1887 et était géré comme un condominium depuis 1906. Des colons européens s’étaient installés dans les îles dès 1839 pour cultiver des plantations de cocotiers – pour l’extraction du coprah – et de cacaoyers. Les indigènes furent «recrutés» pour travailler dans les plantations. Mais les maladies transmises par les colons et le travail proche de l’esclavage décimèrent la population. Speiser chiffré cette baisse à près de 90% au cours du XIX^e siècle. Il dénonça cette situation catastrophique à plusieurs reprises dans ses publications et se plaignit aussi que son travail en avait souffert. Pendant son séjour, Speiser tenta souvent de trouver des serviteurs, des informateurs et des interprètes mais échoua la plupart du temps. Il ne pouvait non plus se fier aux informations des administrateurs coloniaux: «Malheureusement le résident [représentant de l’administration coloniale française] ne savait pas que, au Canal du Segond [...], tous les travailleurs disponibles étaient tellement réquisitionnés par les planteurs qu’aucun commando d’arpentage [...] ne pouvait m’aider en aucune manière» (Speiser, 1924[1913]:24).

À LA MERCI DES CIRCONSTANCES,
ENTRE BOUGEOTTE ET ATTENTE
Speiser avait exploité toute la littérature disponible sur les Nouvelles-Hébrides, en préparation à son voyage. Il avait étudié les récits des grands explorateurs tels que Louis Antoine de Bougainville ou James Cook, et surtout l’ouvrage classique au matériel abondant du pasteur anglican et ethnologue Ro-

bert Henry Codrington, ‘The Melanesiens: Studies in their Anthropology and Folk-Lore’, datant de 1891. Alors que Codrington s’était principalement intéressé à la culture «spirituelle», Speiser voulait se concentrer sur la «tâche essentielle de l’ethnographie, la collecte de matériel» (Speiser, 1923:1). «Mes sources étaient en premier lieu les objets réunis sur place et mes propres observations, le matériel ethnologique sur les Nouvelles-Hébrides qui se trouve dans les musées européens, et les indications de la littérature spécialisée» (Speiser, 1923:1). Pendant son séjour de plus de deux ans aux Nouvelles-Hébrides, Speiser semble avoir été en déplacement permanent, changeant souvent d’île, de lieu et d’hébergement, comme le montrent les récits de ses périple. Il ne resta jamais plus de trois semaines au même endroit. Il put ainsi avoir une vue d’ensemble du contexte, à la fois topographique, ethnographique et démographique. En outre, cela lui permit de réunir une vaste collection avec de très belles pièces. Mais selon les explications de Speiser, ces déplacements permanents étaient contraires à ses véritables intentions: «Des circonstances extérieures me contraignent, contrairement à mon plan initial de séjourner la plupart du temps à un endroit fixe, à modifier en permanence mon lieu de séjour. J’ai pu ainsi visiter presque toutes les îles mais je pus rarement rester à un endroit plus de quelques semaines, et là où j’ai pu le faire, c’était généralement l’endroit qui convenait le moins à mes objectifs» (Speiser, 1923:2). Il continue en développant les inconvénients de ces



Au sud de Malekula Photo: MKB Vb 2400



Les missions anglicanes, presbytériennes et catholiques étaient présentes depuis le dernier tiers du XIX^e siècle. Ici une image de tir à l'arc des gens de la mission de Dip Point à Ambrym. Photo: MKB (F) Vb 1809

trop brefs séjours, qui ne lui permettaient pas de gagner la confiance d’informateurs, ni ne lui laissaient le temps d’apprendre un des nombreux langages des Nouvelles-Hébrides. Cette situation le conduisit finalement à renoncer à étiqueter les objets ethnographiques selon les désignations locales: «... après avoir remarqué que les indigènes me racontaient toutes sortes d’insanités et d’obscénités» (Speiser, 1923:3). Des affirmations répétées de Speiser sur le fait qu’il devait souvent attendre et patienter, et qu’il s’ennuyait, ne sachant à quoi s’occuper, se trouvent en contradiction avec cette bougeotte et ces déplacements répétés: «Nous n’avons rien à faire, nous restons assis sur la plage ou dans le bateau et nous fumons» (Speiser, 1913[1924]:57). «Nous étions lassés de cette attente sans succès sur la côte, les indigènes

ce genre de choses, qui ne ressentent la consécration de l’instant où il rencontre pour la première fois un sauvage authentique. [...] Celui-ci se distingue à peine de la verdure des buissons, [...] fondu dans la nature muette, luxuriante, c’est un être qui nous est étranger: un élément de la nature elle-même. Un mot brise le silence, un indice de compréhension passe sur son visage, et l’être qui nous semblait au premier abord étrange et appartenir au monde animal, devient un humain égal à nous-mêmes grâce au langage» (Speiser, 1913[1924]:29s).

LE TRAVAIL ETHNOGRAPHIQUE RÉCLAME DES OBSERVATIONS INDIVIDUELLES
Un récit tout aussi emphatique que celui de cette première rencontre ne se retrouve dans les travaux

comprit que les masques humains et les sculptures de personnages représentaient les anciens.

DE RETOUR À BÂLE ET AU MUSÉE
Vers la fin de son séjour, Speiser ressentit «un léger regret»: «... j’avais vécu nombre d’heures indiciblement riches, auprès desquelles les multiples difficultés pâlissaient déjà dans mon souvenir» (Speiser, 1913[1924]:351). A son retour, dans la tradition de Paul et Fritz Sarasin, il offrit la collection au musée, alors le Musée d’ethnographie de Bâle, qui exposa des ustensiles quotidiens, des objets rituels et de danse et des masques.

PEU DE CONNAISSANCES SUR LE BRÉSIL
Sa seconde expédition conduisit Speiser au Brésil,

PENDANT SON SÉJOUR, SPEISER TENTA SOUVENT DE TROUVER DES SERVITEURS, DES INFORMATEURS ET DES INTERPRÈTES MAIS ÉCHOUA LA PLUPART DU TEMPS.

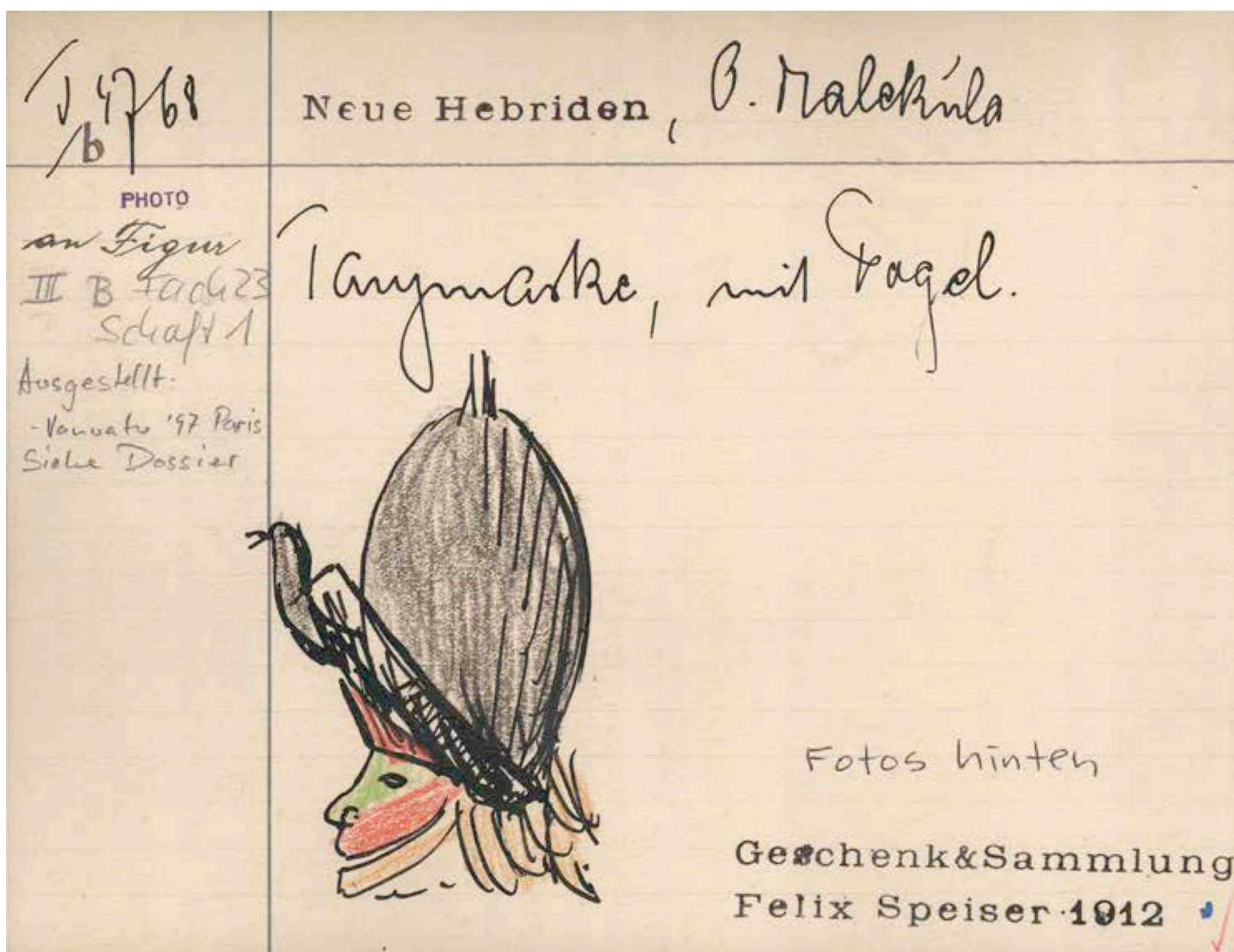
ne se montrant pas, aussi nous levâmes l’ancre et nous partîmes pour Aoba» (ibid., 117).

LA NATURE À L’ÉTAT PUR DU «VRAI SAUVAGE» PAR OPPOSITION À L’ADMINISTRATION COLONIALE
A la recherche de conseils et d’introduction aux coutumes locales, Speiser essayait toujours de contacter les représentants de l’administration coloniale. Il acceptait parfois les invitations des coloniaux à séjourner chez eux ou à voyager en leur compagnie. Il se rendait aussi dans les missions, en quête d’opportunités de se joindre à un voyage ou pour obtenir des informations: «En sus de mes propres observations et recherches, les informations des blancs (missionnaires, administrateurs et colons) peuvent fournir un précieux matériel» (Speiser, 1923:3). Toutefois, il relativise aussitôt ces possibilités, les missionnaires manquant de formation ethnographique, les administrateurs n’ayant guère de contact avec de «vrais indigènes» et les colons étant peu aptes, du fait de leur faible éducation, à collecter du matériel ethnographique – voire à le reconnaître pour tel. Ne pouvant se fier à ces personnes pour servir l’ethnologie, il s’en tenait donc à ses propres observations. La méfiance quasi constante de Speiser envers les autres semble s’envoler d’un seul coup lors de sa première rencontre avec un «véritable, authentique sauvage»: «Il ne se trouvera guère quelqu’un, sensible à

de Speiser que lors de descriptions de la nature ou de phénomènes naturels. Speiser mentionne à peu d’endroits, et seulement en passant, son activité de collectionneur – il évoque ici les difficultés de transport des objets ethnographiques, là que les gens sont scandalisés de ses intentions de voir et acheter crânes et squelettes pour ses collections. Cela étonne d’autant plus que Speiser lui-même souligne souvent que l’examen et la mise en sécurité du matériel culturel sont son objectif principal et que l’inventaire matériel doit contribuer à la compréhension des aspects du monde. Dans ses descriptions ethnographiques sur les pratiques sociales, les techniques culturelles et l’inventaire matériel des Nouvelles-Hébrides, Speiser compare ses propres observations avec les commentaires de la littérature spécialisée. Alors qu’il présente des descriptions minutieuses de l’inventaire matériel, il doit s’appuyer sur les développements de Codrington quand il est question de croyances religieuses ou d’organisation sociale: «C’est dans le caractère des sociétés secrètes que le voyageur ne les remarque guère, et seule une très bonne connaissance des indigènes permet un aperçu de ces organisations» (Speiser, 1923:375). Speiser consacre un chapitre entier de sa publication scientifique aux arts plastiques – sculptures, statues, masques. Selon Kaufmann (1997:92), Speiser ne parvint à une interprétation complète des formes d’expression artistique locales que lorsqu’il les mit en rapport avec le culte des ancêtres et qu’il

chez les Indiens Aparai, en 1924. A la différence de précédents voyages d’études bâlois, celui-ci n’était plus exclusivement financé par des fonds privés (Reubi, 2011:383). Speiser reçut des soutiens d’entreprises commerciales. Ce voyage est aussi lié à ses propres attaches berlinoises. L’ethnologue et «ami des Indiens» Theodor Koch-Grünberg l’avait orienté vers cet objectif. Koch-Grünberg semblait un bon conseiller, car il avait conduit lui-même plusieurs expéditions dans les bas-pays d’Amérique du sud. Speiser tira de son butin une conclusion différente: «Scientifiquement, [...] il n’en a rien résulté: certes une collection valable, mais ces braves gens possèdent peu de choses et guère de belles» (lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin du 19 novembre 1924).

EXPÉDITIONS ITINÉRANTES OU ÉTUDES STATIONNAIRES SUR LE TERRAIN
La troisième de ses grandes expéditions conduisit Speiser en Mélanésie, en 1929–1930, avec Heini Hediger, zoologiste, ethnologue, psychologue des animaux et fondateur de la biologie des jardins zoologiques. Cette fois-ci, Speiser se consacra à l’étude des îles Salomon, de l’archipel Bismarck et de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Il rapporta quantités de photographies, 350 pages de données et 1607 objets ethnographiques. Comme lors de son voyage aux Nouvelles-Hébrides, les missionnaires, les administrateurs coloniaux et les marchands étaient ses pre-



Ornement de plumes, n° inv. Vb 4532
Masque de danse avec oiseau, n° inv. 4768a
Peigne, n° inv. Vb 3156

Felix Speiser-Merian
Photo: Barbara Andres, Bâle



**LES PROBLÈMES DE COLLECTE DE DONNÉES PARAISSENT S’ÊTRE RENOUVELÉS:
SPEISER AVAIT PEU DE TEMPS À SA DISPOSITION, IL IGNORAIT LES LANGUES LOCALES ET SE MÉFIAIT
DES AFFIRMATIONS DE SES INFORMATEURS.**

miers contacts. Il semble ici aussi avoir été en permanence en déplacement, d’un endroit à l’autre, d’un informateur au suivant. Les problèmes de collecte de données paraissent s’être renouvelés: Speiser avait peu de temps à sa disposition, il ignorait les langues locales et se méfiait des affirmations de ses informateurs. Il se demanda à nouveau si un travail stationnaire «ne vaudrait pas mieux, [...] compte tenu de la nouvelle orientation de l’ethnologie», et s’il se serait pas plus adéquat «de passer six mois voire toute une année au même endroit et d’approfondir le plus possible le mode de vie, la sociologie et la psychologie des indigènes grâce à des observations et questions intensives» (Meuli, 1950:5). Il aurait clairement et «en toute conscience» répondu non à cette question (Meuli, 1950:5).

LE MUSÉE, UNE ATTACHE INSTITUTIONNELLE ET UN DÉFI PERSONNEL
En 1912, au retour de sa première expédition aux Nouvelles-Hébrides (Vanuatu), Speiser fut nommé à la commission du Musée d’ethnographie. Il travailla au musée – bénévolement, tout à fait dans la tradition de cet institut – sur la collection rapportée de son voyage et devint aussi responsable de la section sur la Chine et le Japon. En 1914, il se tourna vers une carrière académique, sur les conseils de son oncle Paul Sarasin. Il enseigna l’ethnologie à l’Université de Bâle à partir de 1914 et devint en 1917 professeur extraordinaire d’anthropologie culturelle. A la mort de Fritz Sarasin en 1942, Speiser devint directeur du Musée d’ethnographie de Bâle.

UNE REMISE EN QUESTION DE SES PROPRES ACTIVITÉS ET UNE CRITIQUE SUR L’ANCIEN DIRECTEUR
Dans sa préface sur l’ethnographie des Nouvelles-Hébrides, Speiser expose les déficiences de ses re-

cherches. Il remet en question ses activités avec une critique aiguë des données collectées et relativise ainsi ses résultats.

Dans ses relations personnelles, il admirait les positions claires et se distanciant des comportements trop dominateurs. C’est ce qu’il exprime dans son éloge posthume de Fritz Sarasin. Apparemment, ils n’étaient pas d’accord sur de nombreux points. Par exemple dans l’interprétation des objets: Speiser reproche à Sarasin un manque de continuité dans ses publications ethnologiques. Il regrettait aussi dans tous les travaux de ce dernier l’absence d’une «pénétration intellectuelle complète de la matière» (Speiser, 1943a:259). Speiser avait apparemment des nouvelles idées de présentation mais il ne pouvait pas réussir. Car il était contraint par le principe de tout exposer, le principe «dont il était à peine possible de s’écarter du vivant de Fritz, et qui conduisit au fil des années à des armoires débordantes dont les présentations par trop schématiques dans les salles menaient à un développement muséologique intenable» (ibid., 258). Dans son histoire du Musée d’ethnographie de Bâle, qui parut un an après le décès de Fritz Sarasin, Speiser critiquait ouvertement la conduite patriarcale de son prédécesseur au musée: «les véritables directeurs du musée, Messieurs Sarasin, avaient décidé entre eux...»; «... vue la haute considération dont jouissaient Messieurs Sarasin, il n’était guère conseillé de leur faire opposition...» (Speiser, 1943b:278). Malgré ces critiques et d’autres désaccords personnels plus ou moins clairement exprimés, Speiser reconnaissait entièrement les mérites et services de «Messieurs Sarasin» pour le musée.

UN PENCHANT POUR LA MUSE ET LA BEAUTÉ
Outre ses travaux scientifiques, Speiser cultivait ses talents artistiques, quoique dans une moindre me-

sure qu’il l’aurait souhaité. Il composait des poèmes, dessinait et peignait. «Dans les pays lointains et dans sa patrie, Speiser aimait peindre pour se détendre, et beaucoup de ses esquisses rapides saisissent une atmosphère de façon convaincante» (Meuli, 1950:9). Apparemment, Speiser a aussi suivi au musée son penchant pour l’esthétique. On lui attribue ce mot: «Cela ne fait rien si on a un peu trop dépensé pour ces choses, en tout cas elles sont belles.»



ITINÉRAIRES DE FELIX SPEISER-MERIAN
AUX NOUVELLES-HÉBRIDES (VANUATU) DE 1910 À 1912

26 avril – 2 mai 1910	Nouméa [Nouvelle-Calédonie]	6 – 12 janvier	Ile de Vao – Ile de Malakula (Bushman’s Bay) – Ile d’Efate (à Port Vila)	15 août	Ile de Pentecôte (à Banmatmat) – Ile d’Ambrym (à Olal)
4 mai	Arrivée à Vanuatu, île d’Efate (à Port Vila)	17 février	Iles d’Efate (à Port Vila) – Nouméa [Nouvelle-Calédonie]	11 – 19 septembre	Ile d’Ambrym (à Olal) – Ile de Pentecôte (à Bwatnapne) – Ile d’Ambae (à Aoba)
12 mai – 6 juillet	Ile d’Epi – Ile de Malakula (à Port Sandwich) – Ile de Vao – Canal du Segond – Ile de Tangoa, excursion vers la côte occidentale de l’île de Malakula (5 juin 1910)	11 mars	Nouméa [Nouvelle-Calédonie] – Ile d’Epi (Ringdove Bay)	26 septembre	Ile d’Ambae (à Aoba) – Ile de Malo, excursions vers la côte sud de l’île d’Espiritu Santo
6 juillet	Ile de Vao – Ile d’Espiritu Santo (à Port Olry), excursions à l’intérieur de l’île d’Espiritu Santo	19 mars	Ile d’Epi (Ringdove Bay) – Ile d’Ambrym (Dip-Point – Port Vato)	23 novembre	Ile de Malo – Ile de Vanua Lava (à Port Patteson, arrivée le 28 novembre 1911)
8 – 17 septembre	Ile d’Espiritu Santo – Ile de Maewo	16 avril	Excursion dans l’île d’Ambrym (Port Vato – Dip-Point – South-East Point)	9 – 15 décembre	Ile de Vanua Lava (à Port Patteson) – Ile de Gaua
30 septembre	Excursion vers Tapapa à l’est de l’île de Maewo	18 avril	Ile d’Ambrym (South-East Point) – Ile de Paama	11 – 14 janvier 1912	Ile de Vanua Lava (à Port Patteson) – Ile de Ureparapara
5 – 14 octobre	Excursion à l’intérieur de l’île d’Espiritu Santo	22 avril	Ile de Paama – Ile d’Ambrym (Dip-Point)	17 – 27 janvier 1912	Ile de Vanua Lava (à Port Patteson) – Ile de Gaua
25 – 28 octobre	Excursion vers Tawuds	27 avril – 10 mai	Excursion dans l’île d’Ambrym (Dip-Point – Olal)	29 janvier 1912	Ile de Vanua Lava (à Port Patteson) – Ile d’Efate (à Port Vila, arrivée le 10 février 1912) – Ile de Tanna (arrivée le 15 février 1912) – Ile d’Efate (à Port Vila) – Ile de Leleppa
3 novembre	Ile d’Espiritu Santo (à Wora)	15 mai	Ile de Malakula (à Aulua) – Iles Maskelyne	30 avril – 28 juin 1912	Ile d’Efate (à Port Vila) – Iles Santa Cruz (à Nendo, arrivée le 10 mai 1912) – Ile d’Efate (à Port Vila)
6 – 7 novembre	Traversée de la partie nord de l’île d’Espiritu Santo, en partie à pied	30 mai	Iles Maskelyne – Ile de Malakula (Bushman’s Bay, séjour du 6 au 19 juin 1911)	1 ^{er} juillet 1912	Ile d’Efate (à Port Vila) – Sydney [Australie] (arrivée le 8 juillet 1912)
15 novembre	Ile de Maewo (à Talamacco)	23 juin	Ile de Malo	18 juillet – 18 août	Sydney [Australie] – Gênes [Italie]
3 décembre	Ile d’Espiritu Santo (à Tasmalum, excursion vers Tasiriki)	29 juin	Ile de Malo – Ile d’Ambrym (Dip-Point, arrivée le 6 juillet 1911)		
2 – 5 janvier 1911	Ile d’Espiritu Santo (à Tasmalum, excursion vers Tasiriki)	25 juillet	Ile d’Ambrym (Dip-Point) – Ile de Pentecôte		
	Ile de Malakula (à Atchin)	27 – 29 juillet	Excursion vers la côte est de l’île de Pentecôte, à partir de Banmatmat		
		5 – 12 août	Excursion dans l’île de Pentecôte (Banmatmat – Bwatnapne)		

RELATIONS CULTURELLES ET PROVINCES DE STYLE ARTISTIQUE

Richard Kunz

Parce qu’il avait fait ses preuves en tant que chercheur et collectionneur pour le Musée d’ethnographie, ramenant entre autres en 1932 la fameuse «maison Malanggan» de Papouasie-Nouvelle-Guinée à Bâle, la commission du musée le chargea d’une nouvelle mission: Alfred Bühler (1900–1981), enseignant, géographe et ethnologue, partit en 1935 pour l’Indonésie et Timor orientale, avec Willy Louis Meyer (1899–1982), un dentiste membre de la même association estudiantine. La tâche de Bühler était d’augmenter les collections du musée, ce dont il s’acquitta parfaitement: il rapporta à Bâle 3663 artefacts. Le gouvernement contribua avec 12000 francs suisses aux frais d’expédition, et Alfred Bühler et Willy Louis Meyer déboursèrent autant de leur propre poche. Alfred Bühler se concentra – comme le font aujourd’hui les ethnologues de musée – sur l’étude comparative du matériel culturel de ces régions. Il voulait résoudre des questions sur les parentés culturelles, les vagues de peuplement et les mouvements migratoires des populations – et en déduire des provinces de style artistique.

LA FIN DE L'ÈRE DES SCIENTIFIQUES BÉNÉVOLES

Alfred Bühler était le fils d’un conducteur de train des CFF, Alfred Bühler, et d’Ida Bühler-Hitz. Ses parents déménagèrent de Zoug à Bâle à son entrée à l’école, à six ans. Il devint instituteur à vingt ans, enseigna de 1930 à 1938 à l’école de commerce, avant de prendre un poste de conservateur au Musée d’ethnographie en 1938. En parallèle à son métier d’enseignant, il avait étudié la géographie et l’ethnologie à l’Université de Bâle, auprès de Hugo Hassinger et Felix Speiser. Il obtint son doctorat de géographie en 1928 avec une étude sur le val de Meien dans le canton d’Uri (Meuli 1965:18). Alfred Bühler appartenait à la nouvelle génération de scientifiques du musée qui ne travaillaient plus bénévolement mais étaient des employés. De 1950 à 1964, il fut directeur des deux musées réunis (Musée d’ethnographie et Musée suisse des arts et traditions populaires à Bâle) et, de 1964 à 1970, titulaire de la première chaire d’ethnologie à l’Université de Bâle.

DU VAL DE MEIEN (CANTON D’URI) À L’INDONÉSIE ET TIMOR ORIENTALE

Alfred Bühler partit en expédition pour l’Indonésie et Timor orientale en 1935, en mission de la commission du Musée d’ethnographie. Il était accompagné de Wilhelm (dit «Willy») Louis Meyer, fils du marchand Hans Meyer et de Fanny Meyer-Siegrist. Willy Louis Meyer était dentiste et avait un cabinet dentaire dans la rue Heinrichsgasse à Bâle. Meyer et Bühler, plus jeune d’un an, avaient fait connaissance pendant leurs études. Ils étaient membres de la même association d’étudiants, «Schwizerhüsli», où Willy Louis Meyer était l’ordonnance d’Alfred Bühler. C’est sans doute là que naquit le projet d’entreprendre ensemble une expédition en Indonésie et Timor orientale. En juin 1934, le père de Willy, Hans Meyer-Siegrist protesta vigoureusement auprès d’Alfred Bühler contre ce projet «fomenté dans son dos» (Meyer-Siegrist à Bühler, 21 juin 1934), mais sans succès. Contre la volonté de son père, Willy accompagna Alfred Bühler à ses propres frais, dans la situation économique et politique particulièrement tendue des années 1930, acceptant le risque d’un manque à gagner prolongé pendant le séjour à Timor, Roti et Flores. Le père et le fils se réconcilièrent à la gare avant le départ, comme le mentionne Bühler dans une lettre à son épouse (Bühler à son épouse, 1^{er} avril 1935).

LA COMMISSION DU MUSÉE, UN COMMANDITAIRE DONNANT DE CLAIRES INSTRUCTIONS

A la différence de Paul et Fritz Sarasin, partis en expédition à Ceylan 52 ans auparavant, Alfred Bühler était chargé d’une mission précise – et de claires instructions: «La principale tâche du voyageur est de collecter toutes les expressions matérielles de la culture des indigènes. Les études sur la culture spirituelle nécessaires à la maîtrise du langage doivent céder la place à l’objectif premier, qui est d’augmenter les collections du musée. [...] Le Dr Bühler a pour tâche de voyager à Timor et dans les petites îles de la Sonde. Toutefois il est plus important d’explorer de façon approfondie seulement quelques îles plutôt que d’en visiter beaucoup de façon superficielle. Il est plus précieux pour le musée de posséder le ma-

tériel culturel complet d’une ou de quelques îles que des pièces éparses provenant de nombreuses îles. [...] Il faut encore remarquer qu’il n’est pas nécessaire de collecter seulement de grandes pièces spectaculaires, telles que masques et sculptures, mais aussi des ustensiles modestes de la vie quotidienne. Les doublets sont aussi bienvenus en tant que matériel d’échange» (Instructions de la commission du musée en 1935). Comme le nota Alfred Bühler, il fut envoyé là-bas pour une raison précise: «Ce but [l’Indonésie et Timor orientale] fut choisi parce que ces régions étaient en grande partie habitées par une population probablement en relation étroite avec les peuples de Nouvelle-Guinée et de Mélanésie. De ce fait, les collections à en ramener présentaient un intérêt particulier pour notre musée, qui était déjà fameux pour son inventaire d’objets de Nouvelle-Guinée et des mers du Sud» (Bühler, 1936:I).

PARENTÉS CULTURELLES, VAGUES DE PEUPLEMENT ET MOUVEMENTS MIGRATOIRES

«L’Indonésie et Timor orientale est une région importante pour nous parce qu’elle relie les cultures de la Malaisie occidentale avec celles des Papous de Nouvelle-Guinée» (Commission du Musée d’ethnographie au conseiller d’État F. Hauser, 4 avril 1934). Les questions sur les parentés culturelles, les vagues de peuplement et les mouvements migratoires, ainsi que la reconstitution correcte des processus historiques avaient une grande importance pour les régions situées entre l’Indonésie et Timor orientale et la Mélanésie. Elles préoccupent aujourd’hui encore les scientifiques de diverses disciplines. Pour les ethnologues du musée, les études comparatives du matériel culturel de ces régions étaient centrales. Alfred Bühler remarque ainsi: «Il serait très tentant d’examiner aussi la composition de la culture contemporaine, qui est, bien plus que la population, un produit mixte.» Et, plus loin: «Les cultures de Rote et Timor sont issues principalement de deux composantes. La première et plus ancienne montre des relations proches avec les régions papouasiennes et mélanésiennes; la composante plus récente, qui atteint nos îles en plusieurs vagues (très probablement plus que la pre-

LES TEXTILES DE TIMOR ATTEIGNAIENT UN SOMMET ARTISTIQUE, ET ALFRED BÜHLER NOTA AINSI «QUE DU POINT DE VUE DE LA COMPOSITION DES COULEURS ET DE L’ORNEMENTATION, ILS N’AVAIENT ÉTÉ DÉPASSÉS PAR AUCUNE DES ÎLES DE L’ARCHIPEL INDIEN».



Un pneu éclaté: Alfred Bühler et Willy Meyer avec leur camion chargé, en route pour le Timor oriental
Photo: MKB (F) Ilc 19772



La collecte et la documentation des techniques de fabrication textile constituent le début de la fameuse recherche textile bâloise. On voit ici la tension des fils d'ikat. A Baun, district Amarasi, Timor occidental, Indonésie
Photo: MKB Ilc 1566



Alfred Bühler pendant une pause repas au Timor oriental
Photo: MKB (F) Ilc 19636



Willy Meyer pendant un repas de midi au Timor oriental
Photo: MKB (F) Ilc 19743



Willy Meyer classifiant une partie de la collection. Nikiniki, district Amanuban, Timor occidental, Indonésie
Photo: MKB (F) Ilc 19252



Matériel d'expédition
Photo: MKB (F)Ilc 18845



Rajah d'Amarassi et de Kupang, Timor occidentale, Indonésie
Photo: MKB (F) Ilc 1496



Course de chevaux à Kupang. Tribune réservé aux Européens et notables indigènes, Timor occidentale, Indonésie
Photo: MKB (F) Ilc 18517

«IL ÉTAIT TRÈS IMPORTANT DE CONSTITUER DES ÉCHANTILLONS AUSSI COMPLETS QUE POSSIBLE DE CHAQUE ARTISANAT ET DE CHAQUE TECHNIQUE, AVEC LES OUTILS, LE MATÉRIEL BRUT, LES PRODUITS SEMI-FINIS ET FINIS, EN SORTE DE PRÉSENTER TOUTES LES ÉTAPES DE TRAVAIL.»

mière), présente des rapports étroits avec les cultures de l'Asie du sud-est» (Bühler, 1937:14).

DES CUILLÈRES DE TOUS TYPES:
DE PRÉCIEUSES SOURCES D'INFORMATION
Compte tenu de ce contexte, l'objectif d'Alfred Bühler était de réunir le plus possible d'objets. Il souhaitait les comparer à ceux d'autres collections et résoudre les questions précédentes, du moins en partie. Entre autres ustensiles, les cuillères, spatules et louches en usage dans toute la région lui semblaient convenir particulièrement bien à son étude:
«Les cuillères et les louches constituent un sommet technique et artistique. La collection comprend plus de 300 exemplaires des îles [Timor et Rote]. Elles sont fabriquées en bois, en noix de coco, en carapace de tortue, en corne de buffle, en os, en coquille de triton, de nautille et de cauri, en bambou et même, à Rote, en lanières de feuille du palmier lontar. Outre les cuillères et les ustensiles en forme de spatule, l'inventaire comprend des sortes de fourchettes, des cure-dents et des peignes, certains d'une seule pièce, d'autres où le manche et le creux de la cuillère sont de matériaux différents. Les cuillères mixtes sont typiques de Rote et du Timor oriental, alors que les Atoni préfèrent la plupart du temps celles d'un seul morceau. Les gens du district Amanuban surtout ont atteint un sommet artistique étonnant dans l'ornementation. Leurs cuillères de corne taillée ou aux manches décorés sont

parmi les plus belles de la collection. Les motifs sont intéressants (à forme humaine, de crocodiles-lézards et plus rarement de serpents), et il faut espérer que les grandes séries constituées donneront la possibilité de comprendre le développement et la décadence de ces différents ornements et de montrer les relations avec le nord de la Mélanésie, en particulier les îles de l'Amirauté, où se trouve un tel centre de fabrication de cuillères et dont la technique et l'ornementation semblent largement se recouper avec celles de Timor» (Bühler, 1937:17).

DES PROVINCES DE STYLE AUTONOME:
LES ORNEMENTS EN DONNENT LA PREUVE
La question des relations culturelles était étroitement liée avec le relevé et la catégorisation des différences locales dans l'ornementation artistique des artefacts. «La partie principale de la collection ethnographique vient de Timor. Elle rassemble quasi intégralement la culture matérielle et les objets de culte de cette île. Elle fournit des éléments témoignant au premier abord d'une culture grosso modo identique dans toute l'île, et tout aussi clairement d'un développement artistique des styles selon les provinces (décors des cuillères de corne, couleurs et ornements de tissus, de boîtes de bambous, etc.)» (Bühler, 1936:III). Les cuillères présentent des motifs différents selon les régions, de même que les récipients en bambou pour les ingrédients de préparation du bétel et les

textiles. Ces variations dans l'ornementation étaient pour Bühler une indication de relations culturelles avec les régions voisines mais aussi la preuve que des «styles artistiques» s'étaient développés de façon autonome et distincte selon les provinces.
«Comme l'usage du siri pinang [autre nom du bétel] est largement répandu, les ustensiles nécessaires tiennent une large place dans la collection. Des pièces particulièrement belles sont les récipients pour la poudre de chaux et les feuilles de siri [...] Les décors, qui ne manquent jamais, sont très variés [...] A Rote et Amarassi, on trouve souvent de remarquables motifs de frises et de feuilles, à associer en tout cas aux influences d'Indonésie occidentale. On rencontre aussi, surtout sur les boîtes en os du Timor central, des représentations de personnages, tout comme sur les cuillères de corne, mais où il conviendrait mieux de penser à des relations avec les régions papouasiennes et mélanésiennes. Au Timor central, la plupart de ces ornements figuratifs sont remplacés par des motifs circulaires. Ici aussi, nous nous sommes attachés à constituer des séries de récipients révélant le développement de l'ornementation. Au Timor oriental enfin, ce sont les ornements linéaires qui dominent, combinés de façon très attrayante. Il sera fort intéressant d'examiner le développement et la provenance de toutes ces diverses variantes d'un seul ustensile» (Bühler, 1937:17/19).



Le dentiste Willy Meyer à Baun, région Amarasi, Timor occidentale, Indonésie
Photo: MKB (F) Ilc 1611



Jour de marché, Baguia, Timor oriental Photo: MKB Ilc 19477

LA COLLECTE ET LA DOCUMENTATION DE TOUS LES PROCESSUS DE FABRICATION TEXTILE À TIMOR (ET ROTI) MARQUÈRENT LE DÉBUT D’INTENSES ACTIVITÉS DE RECHERCHE ET L’AGRANDISSEMENT DE LA COLLECTION SUR LES TECHNIQUES TEXTILES.

DU GRAND ART: LES TEXTILES DE TIMOR
Les textiles de Timor atteignaient un sommet artistique, et Alfred Bühler nota ainsi «que du point de vue de la composition des couleurs et de l’ornementation, ils n’avaient été dépassés par aucune des îles de l’archipel indien» (Bühler, 1936:VI). «La collection en conserve environ 130 exemplaires, une série qui permet de vastes comparaisons» (Bühler, 1937:20).

**DES ACQUISITIONS DIFFICILES:
LA POPULATION NE VEUT PAS VENDRE**
A différentes reprises, Alfred Bühler remarque que «la culture matérielle des îles visitées est d’un niveau artistique modeste, si on la compare à celle des peuples mélanésiens» (Bühler, 1936:VI). Il observa cela surtout dans l’architecture: «Les cultures de Timor et de Rote sont relativement pauvres dans la décoration des maisons. C’est pourquoi la collection ne comprend que quelques sculptures de bois provenant de maisons, quelques ornements de faîtage avec des figures humaines fortement stylisées du Timor oriental, quelques sommets pointus de maisons rondes des Atoni et quelques planches de Rote avec des figures et frises grossièrement taillées» (Bühler, 1937:23).
L’art plastique et culturel est aussi en retrait par rapport aux autres régions indonésiennes ou mélanésiennes. Les figures d’ancêtres, telles que celles du nord de Sumatra, de Nias ou de Bornéo, sont

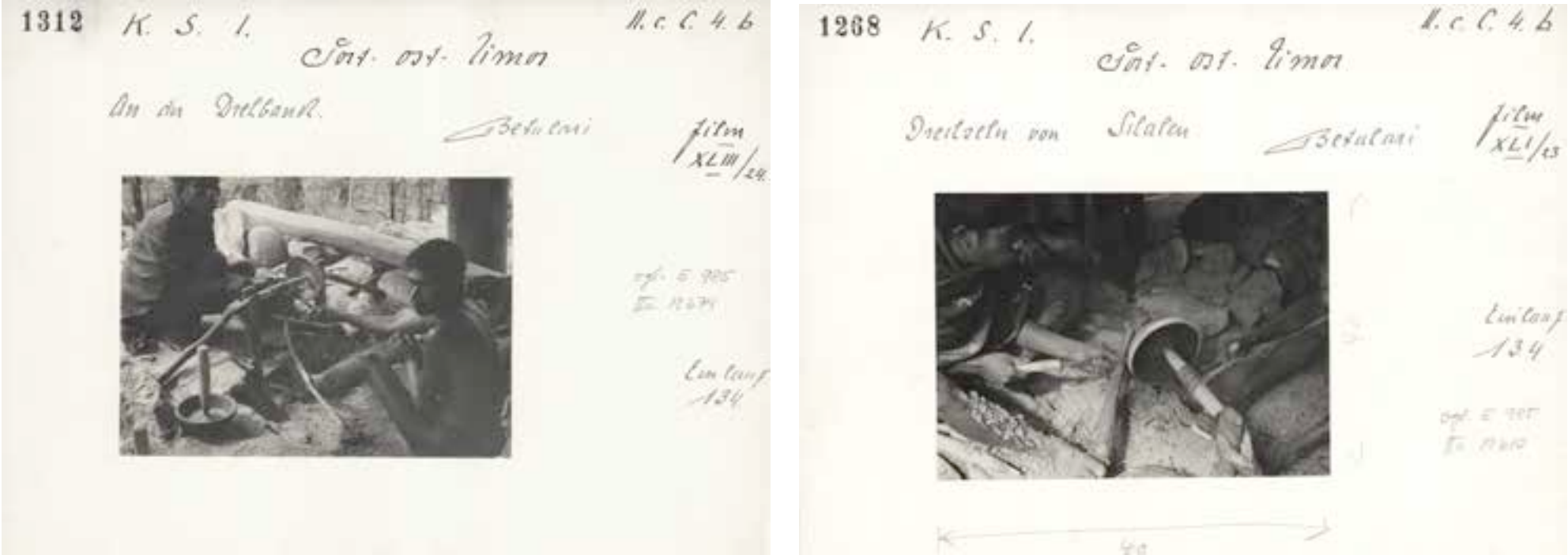
ainsi peu représentées dans la collection. Cependant ces artefacts étaient importants pour Bühler «parce qu’ils exprimaient dans une grande mesure les idées totémiques et le culte des ancêtres, et permettaient ainsi d’identifier des liens proches avec la Nouvelle-Guinée et la Mélanésie». Bühler écrit plus loin que dans certaines régions, il était malaisé d’acheter des objets culturels: «A Timor, il n’était pas trop difficile d’acheter ces objets. A l’est, nous pûmes par exemple acheter une série de très belles statues d’ancêtres. Nous eûmes par contre des difficultés déjà à Rote, où ne parvînmes à nous procurer des pièces intéressantes qu’à la fin de notre séjour. A Flores ce fut quasi impossible. Les indigènes y étaient encore trop attachés à leurs vieilles croyances et donc à leurs objets de culte. A d’autres endroits, où ce n’était peut-être pas autant le cas, les gens n’avaient pas besoin d’argent car ils avaient déjà acquitté leurs impôts. Je suis convaincu que nous aurions pu sinon acheter l’une ou l’autre pièce, qui nous a ainsi échappé» (Bühler, 1936:VI).

**UNE DOCUMENTATION DES
TECHNOLOGIES PRÉINDUSTRIELLES**
Hormis l’étude des relations culturelles et l’identification de «provinces de style», le second but essentiel de l’expédition était de documenter les technologies préindustrielles.

«Il était très important de constituer des échantillons aussi complets que possible de chaque artisanat et de chaque technique, avec les outils, le matériel brut, les produits semi-finis et finis, en sorte de présenter toutes les étapes de travail. Des séries détaillées ont été ainsi réunies surtout pour le filage, la teinture et le tissage. De même que pour le tressage de fibres végétales, la fonte de métaux, la poterie, le tournage de récipients en bois, la fabrication de peigne de corne, la récolte et la transformation de la sève de palmier» (Bühler, 1936:VI).

Alfred Bühler rapporta à Bâle 547 objets relatifs aux techniques et étapes de travail. «Une branche particulière de la technique du bois est illustrée par un tour à bois de la région de Fatumatabia [montagne Fatu Mata Bia, région Baguia, Timor oriental] avec tous ses accessoires. Cela comprend les blocs de bois bruts, taillés à la hache, les plats commencés, semi-finis et finis» (Bühler, 1937:29).

Il ajoute: «Le travail du coton est richement représenté, par environ 200 numéros. [...] La complexité de la teinture et du filage est illustrée par la présence de plus de 20 drogues, des bâtons et racines de teinture, etc., servant à teindre, mais aussi à nettoyer, décaper, et apprêter le fil. Bien entendu, les outils et appareils nécessaires ont été achetés» (Bühler, 1937:30-31).



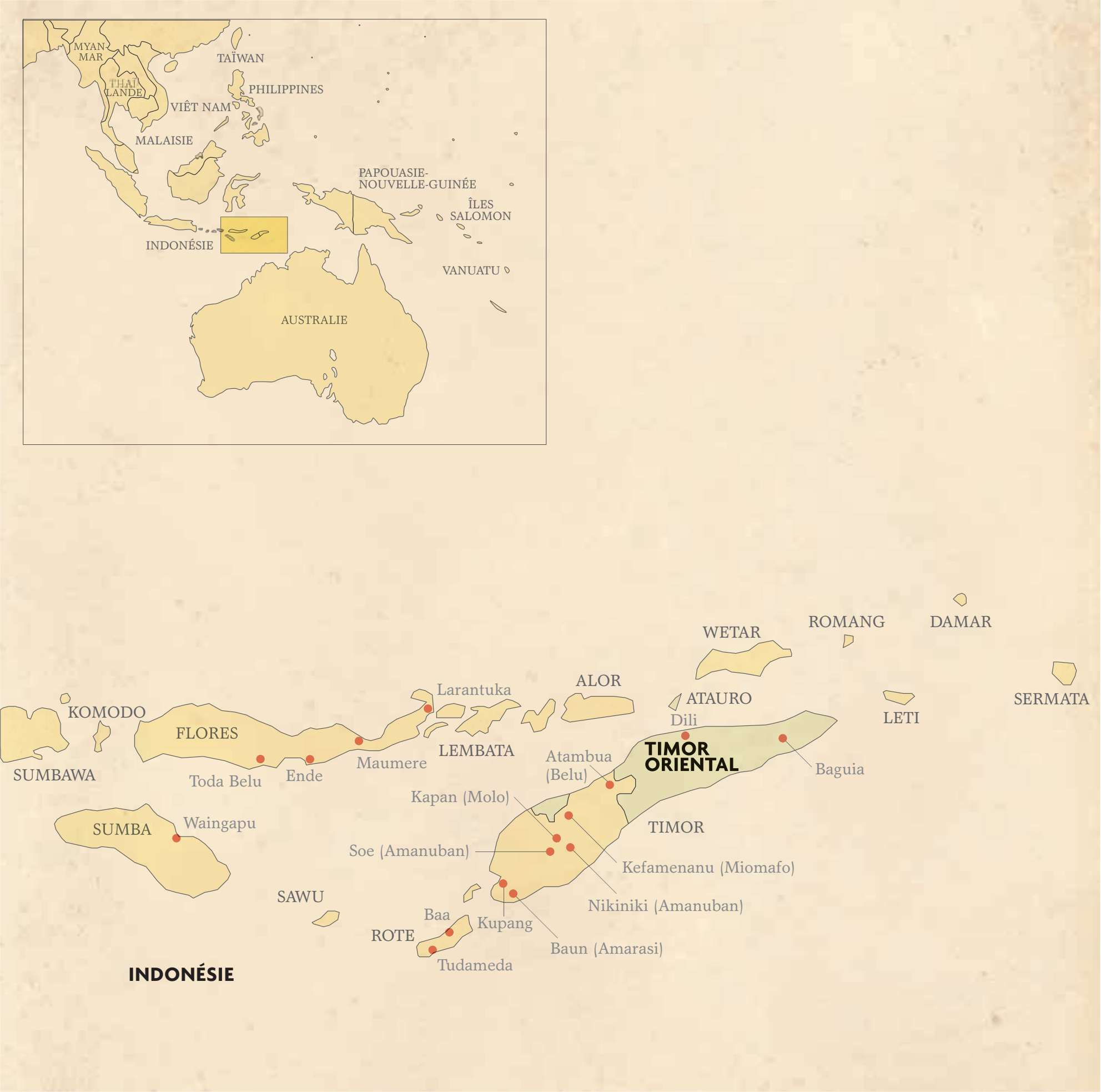
Ecuelles de bois fabriquées au tour, à Betulari, Timor oriental Photos: MKB (F) IIc 1312 und (F) IIc 1268

LA COLLECTION ALFRED BÜHLER:
LE FONDEMENT DES ORIENTATIONS DE
RECHERCHE ET LA BASE
D'UNE RÉPUTATION INTERNATIONALE
Dans son rapport final d'expédition, en janvier 1936, Alfred Bühler se montre satisfait de son voyage. La collection du Musée d'ethnographie s'est enrichie de 3663 objets et de 2759 photographies. Il fait la liste des artefacts et remarque: «Comme la

vue d'ensemble ci-dessus le montre, le résultat en chiffres du voyage est satisfaisant. La collection du musée en est élargie de façon significative, et de plus, un grand nombre de doublets peut être vendu ou échangé, ce qui est toujours appréciable» (Bühler, 1936:III).

Alfred Bühler a eu une influence déterminante sur le musée et sur l'ethnologie à Bâle dans la seconde

moitié du XX^e siècle. La collecte et la documentation de tous les processus de fabrication textile à Timor (et Roti) marquèrent le début d'intenses activités de recherche et l'agrandissement de la collection sur les techniques textiles. Les nombreuses publications d'Alfred Bühler et d'autres collaborateurs et l'orientation prononcée du musée sur les textiles ont conféré à cette institution bâloise une réputation internationale dans ce domaine.



STATIONS DU VOYAGE

27 mars 1935	Bâle – Marseille	26 août – 1 ^{er} septembre	Retour à Kupang via Ermera, Umboi, Atapupu, Atambua, Kefamenanu, Nikiniki, Soe	11 – 27 novembre	Java (Surabaya, Yogyakarta, Jakarta)
29 mars – 18 avril	Marseille – Jakarta	1 ^{er} – 9 septembre	Séjour à Kupang	27 nov. – 17 déc.	Jakarta – Marseille
18 – 27 avril	Séjour à Java (Jakarta, Bogor, Yogyakarta, Surabaya)	10 septembre	Voyage à Baa, île de Roti	17 – 18 décembre	Marseille – Bâle
27 avril – 4 mai	Voyage de Surabaya à Kupang (Timor néerlandais, Timor occidental) via Banyuwangi (à l’est de Java), Buleleng (Bali), Ampenan (Lombok), Sumbawa Besar et Bima (Sumbawa), Waingapu (Sumba), Ende (Flores) et Sawu	11 sept. – 8 oct.	Séjour à Roti, quartier général à Baa (côte nord) puis à Tudamedia (côte sud-occidentale)		
4 – 12 mai	Séjour à Kupang	8 – 9 octobre	Voyage à Sawu et Ende (Flores)		
12 – 24 mai	Séjour au Timor occidental sud, district Amarasi	10 octobre	Séjour à Ende et ses environs		
24 mai – 2 juin	Séjour à Kupang	11 – 15 octobre	Voyage à Larantuka et retour via Kelimutu, Maumere, Larantuka, Wolowaru (Flores central et oriental)		
2 juin – 9 juillet	Séjour au Timor central néerlandais, districts Amanuban et Mollo	16 – 20 octobre	Séjour à Ende et ses environs		
9 – 23 juillet	Séjour à Kupang	21 – 22 octobre	Voyage à Toda Belu et retour (Flores central occidental)		
23 – 24 juillet	Voyage à Dili, Timor portugais (Timor oriental)	23 – 25 octobre	Séjour à Ende		
24 – 30 juillet	Séjour à Dili	26 – 30 octobre	Voyage à Bali via Waingapu (Sumba), Bima, Sumbawa Besar et Taliwang (Sumbawa), Labuan Haji et Ampenan (Lombok) et Buleleng (Bali)		
31 juillet – 18 août	Séjour à Timor oriental, quartier général à Baguia	30 oct. – 10 nov.	Bali (Buleleng, Singaraja, Denpasar, Klungkung, Kintamani, Gitgit)		
19 – 26 août	Séjour à Dili	10 – 11 novembre	Voyage à Surabaya		

METTRE EN IMAGES

Gaby Fierz



Collecte des impôts – Paul Hinderling et Madame Touteau
Photo: René Gardi, © Bernhard Gardi, Bâle



En tournée avec l'administrateur colonial, Monsieur Duc
Photo: Rene Gardi, © Bernhard Gardi, Bâle



Repas avec l'administrateur colonial dans la brousse
Photo: René Gardi, © Bernhard Gardi, Bâle

Du 14 janvier au 2 avril 1953, Paul Hinderling et René Gardi entreprirent une expédition au Nord-Cameroun, où ils étudièrent les sociétés des monts Mandara. Ils s'intéressaient en particulier à la réduction du minerai de fer et à la production du fer.

A la suite du Traité de Versailles de 1919, le Cameroun fut confié à la Société des Nations (puis aux Nations-Unies après la Seconde Guerre mondiale) qui en donna le mandat d'administration au Royaume-Uni et à la France. Hinderling et Gardi séjournèrent peu d'années avant l'indépendance au sein de la communauté européenne du Cameroun français.

Hinderling rapporta de ses voyages d'exploration 545 objets, 630 photographies, 300 mètres de film, des notes et des croquis. Gardi revint avec plus de 2000 photographies, sept rouleaux de film, plus de 400 minutes d'enregistrement sonore et un journal de voyage tapé à la machine de plus de 102 pages.

Le 16 janvier 1953, Hinderling et Gardi s'envolèrent depuis Paris pour Fort Lamy, via Tripolis. Ils arrivèrent le 18 janvier tôt le matin. Deux jours plus tard, ils poursuivirent leur voyage et atteignirent Maroua, après seulement une demi-heure de vol. Là les attendait le missionnaire Hans Eichenberger qui les conduisit à Mokolo, la première station de leur séjour de trois mois dans les monts Mandara. Au début des années 1950, Eichenberger posait les bases d'une station missionnaire à Soulédé, pour la branche suisse de la Mission Unie du Soudan.

A Mokolo, les deux voyageurs furent reçus par l'administrateur colonial français, Monsieur Duc. Hinderling et Gardi s'installèrent, engagèrent un cuisinier, Lulu, et un «boy», Buba. Ils commencèrent leurs travaux ethnographiques, documentant la vie des populations des monts Mandara en films et photos et réunissant une collection de matériel culturel pour le Musée d'ethnographie de Bâle.

Hinderling avait été chargé par la commission du musée de la collecte scientifique, l'Université de Bâle

lui ayant accordé un congé pour cette période. Grâce à un préfinancement, l'expédition put commencer après seulement deux mois de préparation. «Mon père, le directeur Hinderling à Berne, eut l'amabilité de m'avancer le capital de voyage nécessaire, et le conservateur du musée se chargea de la tâche difficile de solliciter des fonds auprès d'entreprises privées et de la fondation Sarasin», écrit Hinderling dans le rapport d'expédition qu'il rédigea pour la fondation Fritz Sarasin. Il énonce aussi dans son rapport les buts de l'expédition au Nord-Cameroun: «Monsieur Gardi bénéficiait d'excellentes relations avec l'administration française du pays, et il rapporta des images et des récits dont on peut déduire que les populations des montagnes, les «tribus païennes», comme elles sont nommées dans la littérature allemande ancienne ou les «Kirdi» (païens) comme les appellent les Fulbe et les Mandara musulmans qui habitent dans les environs, sont des tribus dites d'«anciens Nigériens», à peine touchées par l'influence européenne. On trouve peu d'informations sur ces tribus dans la littérature spécialisée et il semble qu'aucun musée ethnographique européen ne possède de collection significative sur ce petit peuple. Cet état de faits me promettait de précieux aperçus sur une culture «nègre» encore intacte et surtout la possibilité de réunir pour le musée une collection d'objets ethnographiques certes non spectaculaires mais très intéressants» (Rapport, 1953:1).

UNE PARTIE DE LA SOCIÉTÉ COLONIALE
Hinderling et Gardi accompagnaient les administrateurs français dans leurs tournées dans les vallées écartées et peu accessibles, les aidaient à recenser les populations et à percevoir les impôts. En échange, les administrateurs coloniaux apportaient leur soutien aux voyageurs dans leur tâche d'ethnologue, d'écrivain et de photographe, à savoir dans leur recherche d'informations et d'informateurs, la collecte et le transport d'objets ethnographiques. C'est ainsi que

Hinderling découvrit le hameau Ldamzay du forgeron Truadak grâce au directeur de l'Institut français d'Afrique noire (IFAN), l'ethnologue Emile Meslé. Le forgeron était disposé à allumer son haut-fourneau pour eux et à leur en montrer le fonctionnement pour la réduction du minerai de fer et la production du fer. Hinderling et Gardi passaient leur temps libre avec les Européens qui habitaient dans la région. Pendant la deuxième partie de leur séjour, ils furent les hôtes de Hans et Gertrud Eichenberger dans la station de la mission à Soulédé. Le missionnaire Eichenberger ainsi que Kiligei, le premier indigène baptisé, le cuisinier Lulu et le «boy» Buba étaient de précieux interprètes et informateurs.

COLLECTION ET TRAVAIL ETHNOGRAPHIQUE
L'ethnologue Hinderling et l'écrivain-voyageur Gardi se répartissaient le travail. Ils se complétaient, bien que ou parce qu'ils procédaient de manière si différente. Le jeune scientifique Hinderling réunissait des objets pour le musée, prenait des croquis du hameau, dessinait les procédés manuels et techniques, interviewait et notait ses observations. Il voyageait moins que Gardi qui était souvent en route. Gardi descendit au sud à Douala et, vers la fin de son séjour, il accompagna le géologue belge Lormont dans sa tournée, visita le village lépreux près de Mokolo et l'école de la mission Eichenberger. Hinderling accompagnait Monsieur Duc dans ses tournées d'inspection, ainsi que le missionnaire Eichenberger et les époux Touteau, mais il mena ses études ethnographiques d'abord autour de Mokolo, plus tard aussi à Soulédé. Il passait plus de temps que Gardi sur le terrain, par exemple chez le forgeron Truadak au hameau Ldamzay à Mokolo.

Il mesura les onze bâtiments de l'agglomération, arpenta les champs et prépara les prises de vues (films et photos). Gardi, qui se joignit à lui quelques jours plus tard, écrivit dans son journal: «Femmes potières du forgeron, film minutieux de chaque phase. PH

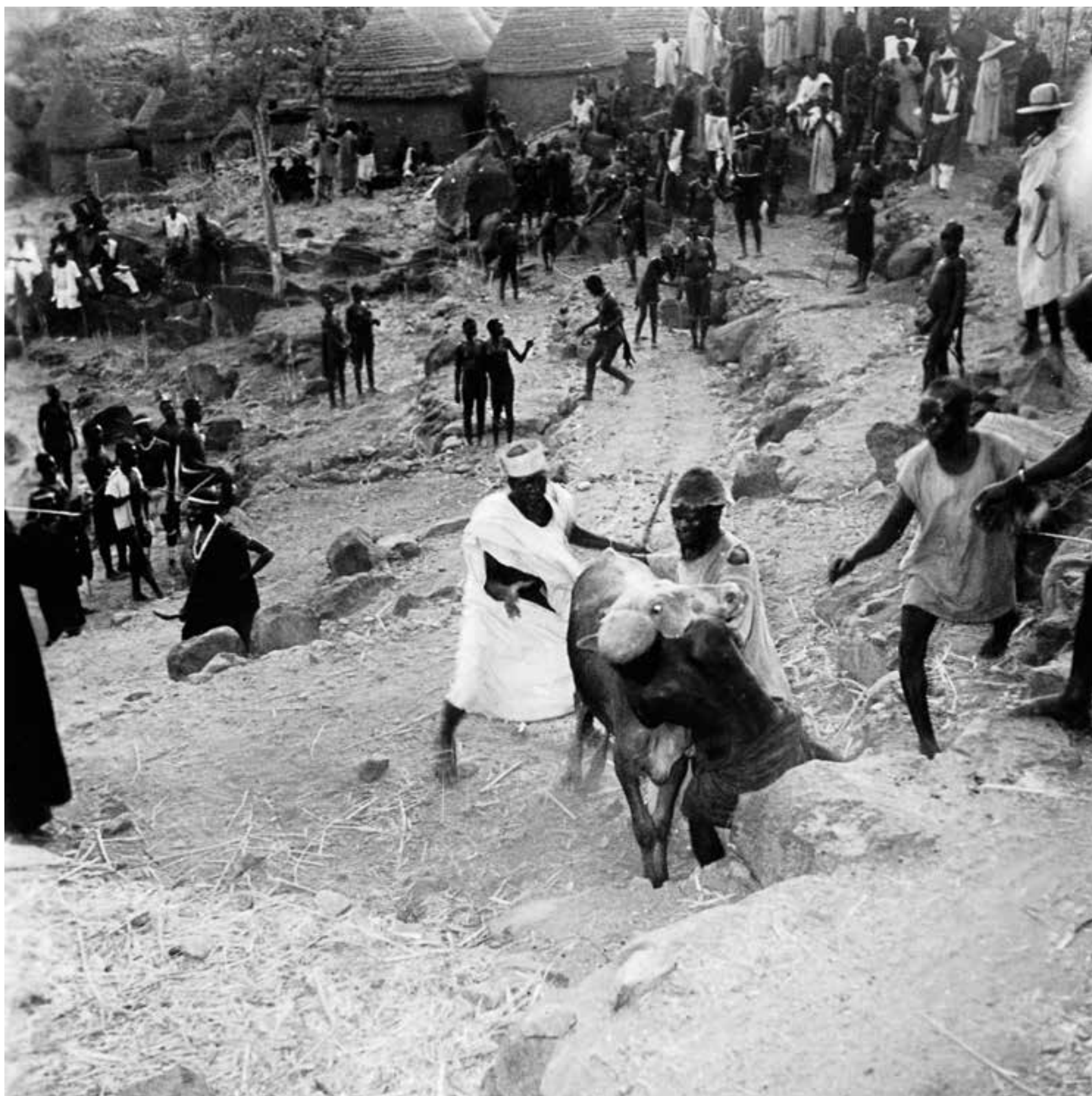
«MON PÈRE, LE DIRECTEUR HINDERLING À BERNE, EUT L'AMABILITÉ DE M'AVANCER LE CAPITAL DE VOYAGE NÉCESSAIRE, ET LE CONSERVATEUR DU MUSÉE SE CHARGEA DE LA TÂCHE DIFFICILE DE SOLLICITER DES FONDS AUPRÈS D'ENTREPRISES PRIVÉES ET DE LA FONDATION SARASIN.»



Aérodrome de Maroua
Photo: René Gardi, © Bernhard Gardi, Bâle



L'école du missionnaire Hans Eichenberger. Les élèves regardent les photos que René Gardi a prises un an auparavant à Soulédé.
Photo: René Gardi, © Bernhard Gardi, Basel



La fête du taureau («fête de Maray»)
Photo: Rene Gardi, © Bernhard Gardi, Basel



A Ldamsay, chez le forgeron Truadak
Photo: René Gardi, © Bernhard Gardi, Basel

«CE PETIT PEUPLE EST ENCORE SI «SAUVAGE» QU’IL EST ENCORE TROP TÔT POUR COLLECTIONNER.»

très actif, mesure, collecte, questionne, avec des demandes complexes et vastes» (Gardi, Journal 1953:14).

Hinderling appliquait ce qu’il avait appris auprès de ses professeurs Felix Speiser-Merian et Alfred Bühler, collectant et étudiant systématiquement tous les domaines culturels de la société Mafa et des groupes voisins. Il classifia ses acquisitions en différentes catégories: vêtements et bijoux, sacs et paniers, ustensiles de ménage, articles de pêche, échantillons de production du fer, outils, jouets, instruments de musique, stupéfiants, religion et magie. Hinderling raconta dans une interview en aout 2010 comment il avait appris et s’était exercé à collectionner systématiquement grâce aux séminaires d’Alfred Bühler (Fierz, interview du 16.8.2010). «La collecte donna peu de résultats chez les Mofu à l’est de Matakam et chez les petites tribus du nord. La petite collection Mofu se compose surtout d’armes (arcs, carquois, flèches, lances et bâtons)» (Hinderling, 1954:122). Gardi nous apprend que Hinderling devait cette petite collection d’armes à l’administrateur colonial Gonnet (Gardi, 1953c:193). En effet, les habitants qui ne laissaient pas leurs armes à la maison, comme l’ordonnait l’administration coloniale, et se rendaient au marché avec flèches, arcs, lances ou couteaux, voyaient leurs armes confisquées. «Et maintenant les armes confisquées se trouvent au Musée d’ethnographie de Bâle, les braves Mofu ayant ainsi contribué involontairement à la science» (Gardi, 1953c:193).

UN DILEMME INSOLUBLE

Le Cameroun avait été placé sous tutelle de la Société des Nations à la suite du Traité de Versailles en 1919 puis, après la Seconde Guerre mondiale, sous celle des Nations-Unies, l’organisation qui succéda à la SdN. Le mandat d’administration confié à la France et au Royaume-Uni conduisit à un regroupement en deux territoires, le Cameroun britannique et le Cameroun français. L’objectif des Nations-Unies était de donner une autonomie de gestion à ces régions. Jusqu’en 1957, les revendications d’indépendance s’intensifièrent et suscitèrent de violents conflits. L’importance de cette évolution, les avantages et inconvénients que présentait la civilisation européenne pour la population indigène étaient des thèmes souvent discutés par les Européens. Ces discussions sont documentées dans le journal de Gardi et dans les enregistrements sonores. Le dilemme semblait insoluble: sans aucun doute, la civilisation occidentale avait du bon – ressources médicales, préservation de la paix entre les tribus rivales et éducation. Et il était clair qu’il fallait à cet effet prélever des impôts que les indigènes ne pouvaient payer que s’ils plantaient du coton et des cacahuètes et vendaient leur production. Gardi décrit dans son journal comment l’administrateur colonial Monsieur Duc essayait souvent en vain d’expliquer cet enchaînement de circonstances.

Gardi regrettait la disparition de la culture et le fait que rien n’arrêterait la civilisation occidentale: «Les non-civilisés ne vivent pas dépourvus de culture. Tant qu’on les laisse en paix dans leur isolement, les lois tribales et les règles strictes de vie leur sont un guide et un soutien. Le malheur est que la civilisation en détruit l’essentiel avant d’arriver à construire du neuf» (Gardi, 1953c:218). A quel point Hinderling et Gardi étaient-ils conscients d’être mêlés par leurs activités à ces contradictions coloniales? Ce n’est pas clair. Il semble cependant qu’ils n’en voyaient guère les implications. Ainsi, Hinderling se plaint dans une lettre adressée à Bühler de la réticence des indigènes à vendre leurs objets: «Ce petit peuple est encore si «sauvage» qu’il est encore trop tôt pour collectionner. J’ai offert par exemple 1000 francs (env. 25 francs suisses) pour un bouclier, deux lances et un casque de guerre, tressé et décoré de poils de chèvre, mais les gens ne veulent pas s’en séparer. Ils n’ont pas besoin d’argent ni de marchandises européennes. En tout cas, il faut séjourner plus longtemps à un endroit et pouvoir parler vraiment avec eux» (lettre du 15.3.1953).

PHOTOGRAPHIER ET FILMER

En 1952, au cours de sa première expédition au bord du lac Tchad, Gardi fit un premier court séjour dans les monts Mandara. Il y découvrit les fascinants hauts-fourneaux indigènes et décida de filmer et photographier les forgerons et leurs méthodes. «J’espère que la description de la réduction du fer au sixième chapitre n’intéressera pas seulement les amateurs de livres de voyage mais aussi les spécialistes et les savants. Si ce livre présente quelque chose de vraiment nouveau, ce sont les photographies que j’ai prises chez les forgerons et leurs hauts-fourneaux, car il s’agit d’un type de fabrication encore inconnu des spécialistes» (Gardi, 1953c:13). Cette «découverte» de Gardi a été récemment honorée par David Nicholas, ethnologue et expert du fer pour l’Afrique occidentale (Nicholas, 2012:36-47). Avec la caméra de 16 mm que possédait Hinderling, ils filmèrent les procédés de réduction du fer dans les hauts-fourneaux et le travail des forgerons à deux endroits: chez le forgeron Truadak à Ldamszay, et chez le forgeron Rabah à Soulédé.

Hinderling et Gardi écrivent tous deux à quel point ils appréciaient les services que leurs rendaient leurs domestiques – le cuisinier Lulu et le «boy» Buba –, le missionnaire Eichenberger, les employés de la mission et le premier converti Kiligei, pour leur rôle d’interprètes et d’intermédiaires. Ces assistants expliquaient, marchandaient et servaient de médiateurs quand il fallait par exemple renouveler certains gestes pour les films et les photos ou qu’il fallait encore une fois rallumer les hauts-fourneaux parce que certaines prises de vue manquaient encore. Gardi nota ainsi dans son journal: «Nous sommes enthousiastes de

notre cuisinier, le Matakam Lulu, qui comprend très bien mes besoins de cinéaste et qui a déjà appris et vu ce qu’est un film auprès de l’adjudant dont il était auparavant le cuisinier» (Gardi, 1953a:14).

Hinderling avait un peu de mal avec cette dépendance et de plus en plus il se montre que lui et Gardi procédaient différemment: «Malheureusement, nous dépendons beaucoup du missionnaire Eichenberger. Au début, il s’intéressait beaucoup à mon travail et traduisait pour moi pendant des heures et je lui dois beaucoup. Mais il semble en être maintenant lassé. Peut-être aussi que Monsieur Gardi, qui a d’autres intérêts que les miens, lui a trop demandé. Gardi est encore plus un collectionneur de curiosités et il veut surtout filmer les danses. Et maintenant que son magnétophone fonctionne enfin, il enregistre des sons. Malheureusement il manque de patience et il ne s’intéresse pas dans le détail à des choses ennuyeuses comme l’agriculture des Matakam. Lorsque j’ai interrogé l’interprète sur les Matakam, cela nous a pris à peu près deux heures. Monsieur Gardi arriva là-dessus, s’intéressa à la question, voulut filmer et nous avons eu besoin pour cela de deux jours, dont il ne ressort que peu de résultats pour moi» (lettre du 15.3.1953).

Oltre le film sur la production du fer, Gardi tourna aussi un film sur le mariage, film dans lequel un jeune couple, auquel il donna les noms de Dschingei et Ganawa, joue les scènes de demande en mariage, de fiançailles et de mariage selon les rites Mafa. Ces séquences servirent de base au documentaire réalisé en 1955 et intitulé «Mandara».



ITINÉRAIRE

13 janvier 1953	Bâle – Paris
18 janvier	Paris – Fort Lamy
20 janvier	Fort Lamy – Maroua
22 janvier	Maroua – Mokolo
22 janvier – 24 février	Séjour à Mokolo – à différentes reprises, travaux dans le village proche de Ldamsay dans la famille du forgeron Truadak. Ce séjour a été interrompu par différentes excursions: Voyage à Meri chez les Mofu Voyage dans la réserve naturelle de Waza
29 janvier	Visite de Tourou
31 janvier	Tournée de Tourou via Nduruk, Gossi, R'hidoua jusqu'à Koza, avec l'administrateur Duc
5 février	Excursion à Sougoulé
11 – 15 février	Voyage de René Gardi à Douala
21 février	Séjour à la mission de Hans et Gertrud Eichenberger à Soulédé, interrompu par:
22 février – 2 mars	Voyage de Mora à Meri par le haut-plateau, chez les Podokwo, Baldama, Muk-tale, Zulgo et Gemjek
25 février – 17 mars	Voyage à Bourah
11 – 15 mars	Mokolo
19 – 20 mars	René Gardi en tournée aux massifs de Ziver et d'Upay
21 – 30 mars	avec le géologue Lormont
26 – 29 mars	Retour à Bâle via Maroua, Fort Lamy, Paris
1 ^{er} avril	

ENTRELACS HELVÉTICO-AFRICAINS

Parmi les 2303 photographies que René Gardi rapporta de son expédition au Nord-Cameroun, il est frappant que plus d'un tiers, à savoir 809 photographies, représentent des Européens, des Africains vêtus à l'europpéenne, des moyens de transport modernes tels que voitures ou avions, des bâtiments coloniaux ou autres témoignages de la présence européenne au Nord-Cameroun. Cependant, les descriptions détaillées des activités des administrateurs coloniaux, des missionnaires et de la nouvelle élite africaine ne trouvent pas d'écho visuel dans les livres et films publiés par René Gardi. C'était un choix conscient qu'il expliqua dans son livre Mandara paru en 1953: «J'ai renoncé à montrer des images de la vie des Européens à Mokolo, si tentant qu'il ait été de présenter mes amis, administrateurs, missionnaires et techniciens ou d'illustrer notre propre expédition. Il me semblait plus important de présenter le plus possible de photos de la vie des indigènes» (Gardi, 1953b:231).

Ainsi, dans l'image que Gardi donne de l'Afrique, il accorde plus d'importance aux photos des indigènes qu'à celles révélant les traces de la présence européenne et le mélange culturel de deux mondes. En mettant entre parenthèses la présence coloniale de plusieurs décennies, Gardi affiche une Afrique encore intacte de toute influence occidentale et entièrement différente de l'Europe.

Pourquoi Gardi a-t-il tout de même photographié des Européens? Ses photos montrent Monsieur Duc en train de se raser, Madame Touteau remettant du rouge à lèvres pendant une pause sous un arbre nouveau, des repas où la table est mise avec nappes et serviettes, des porteurs chargés de bagages, de tables, de lits et de chaises cheminant dans les collines ou des administrateurs coloniaux collectant les impôts. Pourquoi Gardi tenait-il à fixer ces scènes sur la pellicule? Est-ce qu'il met en scène ici une attitude de «modestie suisse», avec une arrière-pensée pour ses lecteurs, et cherche ainsi à prendre ses distances avec le comportement des Français? En quoi la toilette matinale d'un administrateur colonial pouvait-elle l'intéresser?

main matin, au moment où nous voulons partir, ce cher homme apprend qu'il n'y a pas de route! Nous devons aller à pied! Nous ne pouvions pas le savoir, faute de cartes dans ce pays, mais lui, l'administrateur, aurait pu s'en douter. Une douzaine de gaillards sont alors recrutés contre leur gré pour le transport du matériel. Et même dans ce cas, il n'était pas question de renoncer aux tables et aux chaises, ni à toute la popote et, à midi, Madame a commandé malgré nos protestations une entrée, du poulet, des pommes de terre, de la salade, un dessert et du café: les cuisiniers transpiraient à grosses gouttes en s'affairant et, de nous quatre, personne n'a avalé plus de sept bouchées, il faisait bien trop chaud, et après la marche du matin nous n'avions que soif [...]. Ils sont butés et horriblement compliqués. Quand nous ne sommes que tous les deux, nous ne prenons à midi qu'un léger pique-nique et nous dînons seulement le soir, vers huit heures» (Gardi, 1953a:92).

Dans son reportage pour «Der Bund», Gardi souligne aussi la vie toute simple et sans prétentions qu'il mène avec Hinderling, bien différente de celle des français, et qui leur permettait à tous deux de nouer plus facilement des contacts avec les indigènes et de les mettre en confiance.

«Nous deux seulement, le joyeux Bâlois et moi, nous randonnons dans les montagnes, gravissons de petits cols, faisons halte chez le forgeron et les paysans. Nous sommes curieux et nous questionnons, mes journaux de voyage se remplissent et tout récemment nous avons fêté mes premiers mille mètres de film couleur. Nous avons un mode de vie souvent primitif, nous étanchons notre soif en route avec un thé fade ou de l'eau de notre gourde, mais cela nous suffit» (Gardi, Der Bund, 14.4.1953). Le motif de la vie «modeste et proche de la nature» des Suisses, opposée à la vie «artificielle et d'un luxe matériel exagéré» des Français, est un stéréotype qui revient souvent dans les textes de Gardi.

AINSI, DANS L'IMAGE QUE GARDI DONNE DE L'AFRIQUE, IL ACCORDE PLUS D'IMPORTANCE AUX PHOTOS DES INDIGÈNES QU'À CELLES RÉVÉLANT LES TRACES DE LA PRÉSENCE EUROPÉENNE ET LE MÉLANGE CULTUREL DE DEUX MONDES.

La photographie montre un homme en pyjama accomplissant un acte quotidien et fort peu spectaculaire, se raser (fig. 1). Nous voyons aussi qu'il est assis dehors sur une chaise pliante, devant une paillette, ce qui permet de supposer qu'il se trouve dans la brousse. Aussitôt surgit la question: n'est-ce pas quelque peu exagéré? Gardi l'a-t-il photographié avec un clin d'œil narquois devant cet entêtement à garder les normes de la civilisation européenne en pleine brousse? La photographie peut encore être interprétée autrement: cet instantané d'un administrateur colonial pendant sa toilette matinale a quelque chose d'intime, qui témoigne de liens étroits avec le photographe. Mais cette proximité, cette intimité, cette immixtion dans la vie privée rendent l'administrateur colonial vulnérable et amoindrissent son autorité de représentant officiel du Gouvernement français. Cette photographie serait-elle une subtile critique du colonialisme?

Outre la toilette, les motifs récurrents des photographies de Gardi sont les repas et les coutumes de table de la société coloniale française (fig. 3). Il fixe sur la pellicule le souci de maintenir les pratiques culturelles françaises dans des circonstances difficiles, et photographie la charge de matériel et de personnel que ce décorum implique (fig. 4). Photographie-t-il ce spectacle parce, dans son austérité helvétique, il trouve ce déploiement exagéré?

A plusieurs reprises, Gardi raconte dans son journal la complexité des voyages avec Monsieur et Madame Touteau: «Touteau nous promet ainsi de nous conduire en voiture le lendemain. Le chef est averti que nous allons venir, de même que le chef des Tschide à Teleki, afin que tout soit fichtrement prêt pour la fonte et la technique de la cire perdue. Voilà qui est bien, mais le lende-

Il s'appuie ainsi sur une conscience de soi largement répandue en Suisse et, par là, il fait clairement comprendre à ses lecteurs qu'il critique et prend ses distances avec le style de vie colonial des Français. Cela ne veut cependant pas dire qu'il remette en question le projet colonial en soi. Ceci se montre entre autres dans le fait que Gardi et Hinderling, en tant que blancs, ont le choix de mener une vie «primitive» – et ils savent cette «adaptation» aux habitudes indigènes connotée d'office positivement par les lecteurs. Gardi évoque aussi le danger de «going native», qui signifie la «perdition» de l'administrateur colonial dans la brousse. C'est de là que vient son attitude ambivalente entre distance et assimilation, compréhension et incompréhension envers le comportement de la société coloniale: «Il faut s'imaginer ce que cela représente pour un administrateur de voyager en solitaire dans la brousse. Souvent, dans mon univers protégé à la maison, je pense soudain à mes amis qui sont en route dans le bush, dans la nature sauvage. Ils sont toujours là-bas et je songe que la vie que j'ai partagée avec eux, si romantique de mon point de vue, peut devenir pour eux d'une grise monotonie. Il faut imaginer ce que cela signifie d'être en route une semaine ou deux dans la seule compagnie de ses noirs, avec lesquels aucune conversation valable n'est possible, ou de quitter perpétuellement sa maison pour camper dans une nature sauvage et sans routes. Ce n'est pas toujours plaisant et je comprends alors que les nappes, les sièges, les lampes et les caisses de livres, les repas raffinés et pourquoi pas aussi un peu de variété dans les bouteilles du bar personnel, soient si nécessaires pour ne pas dépérir» (Gardi, 1953b:33). La privation des agréments de la civilisation dans la brousse est aussi un motif récurrent du discours colonialiste, examiné par l'anthropologue Johannes Fabian. En se basant sur de nombreux textes tirés



Fig. 1: Monsieur Duc en train de se raser *Rene Gardi, © Bernhard Gardi, Bâle*

Fig. 2: En route avec Madame Touteau, pour collecter les impôts
Rene Gardi, © Bernhard Gardi, Bâle

Fig. 3: Excursion du week-end dans le parc naturel protégé de Ouaza. 31.1./1.2.1953
Rene Gardi, © Bernhard Gardi, Bâle

Fig. 4: Paul Hinderling dînant avec un administrateur colonial français, à Meri. 29.1.1953 *Rene Gardi, © Bernhard Gardi, Basel*

Fig. 5: René Gardi faisant des enregistrements sonores chez le forgeron Rabah à Soulédé, 15.3.1953. *Paul Hinderling, © Bernhard Gardi, Bâle*

GARDI SE MET CONSCIEMMENT EN SCÈNE EN TANT QUE PORTE-PAROLE ET MESSAGER DE LA CIVILISATION, SACHANT LES LECTEURS DE SON CÔTÉ.

de rapports de voyage d'anciennes expéditions au Congo, il montre l'importance du maintien des coutumes et contenance européennes pour l'accomplissement des tâches coloniales, en tant que soutien de l'appareil disciplinaire. Leur fonction était de fournir des structures, de contrôler les émotions des explorateurs et de garder la distance avec les cultures indigènes. En même temps, le déploiement de spectacle des Européens était indiscutablement une démonstration de pouvoir sur les indigènes (Fabian, 2001:15ss). L'attitude inverse – à savoir lorsque les Africains adoptaient un mode de vie européen – était jugée ridicule et impossible, comme en témoignent les nombreux commentaires dans le journal de Gardi, tels que «ils imitent, mais ils ne comprennent pas» (Gardi, 1953a:94).

Malgré leur critique en sourdine et la distance qu'ils gardaient avec les démonstrations exagérées des Français, Gardi et Hinderling ne renonçaient pas à leur propre mise en scène (fig. 5). Certes, ils ne soulignaient pas leur autorité avec d'énormes bagages, comme le commandant français, mais ils cherchaient à impressionner les Africains avec leurs appareils techniques modernes, tels que les caméras, appareils photos et magnétophones. «Nous jouons à nouveau le petit jeu qui consiste à enregistrer des paroles et à repasser ensuite la bande. C'est toujours amusant d'observer leur stupéfaction lorsque je leur fais écouter ce qu'ils ont dit et qu'ils entendent leur voix sortir de l'appareil» (Gardi, enregistrement du 12.3.1953). Gardi se met consciemment en scène en tant que porte-parole et messager de la civilisation, sachant les lecteurs de son côté. Il recourt pour cela à la dichotomie reconnue et guère remise en question entre technique et magie, société moderne et primitive, entre science et mythe. Comme l'africaniste Patrick Harries le montre entre autres

dans son article sur l'image de l'Afrique qu'avaient les ethnologues missionnaires neuchâtelois, civiliser était un vecteur important pour les activités missionnaires. Aux yeux des ethnologues missionnaires, la vie simple et encore intacte des Africains était préférable à la vie moderne, industrielle et détraquée des sociétés européennes. Cependant, il fallait à leurs yeux faire valoir auprès des «sauvages» les avantages de la civilisation pour les libérer de leurs tortionnaires et de leurs pratiques magiques. Ils avaient la conviction qu'il était possible d'éviter en Afrique les fautes commises en Europe dans la foulée de la modernisation. En Afrique étaient ainsi projetés des schémas sociaux qui s'appuyaient d'une part sur le mythe helvétique de la vie «rustique et saine» des montagnards et d'autre part sur la morale chrétienne (Harries, 2010:203).



L'emballage des objets collectionnés

René Gardi, © Bernhard Gardi, Bâle

Comme René Gardi, Paul Hinderling filma avec une caméra 16 mm *Photo: René Gardi, © Bernhard Gardi, Bâle*

PAUL HINDERLING

*11 juillet 1924

«En fait, je voulais voyager en Océanie, comme mon professeur Felix Speiser, lorsque s’est présentée l’occasion d’accompagner Gardi au Nord-Cameroun», raconta Paul Hinderling, alors âgé de 86 ans, dans un entretien à Eschringen près de Saarebruck (Fierz, interview du 16.8.2010).

Né le 11 juillet 1924 à Soleure, Paul Hinderling fut lycéen au Humanistisches Gymnasium de Bâle de 1936 à 1943. Il étudia l’ethnologie à l’Université de Bâle de 1943 à 1949 et obtint son doctorat sur un thème d’histoire culturelle, les haches préhistoriques des mers du Sud, thèse soutenue devant Felix Speiser-Merian et Alfred Bühler. Il avait suivi de nombreux cours des facultés de sciences humaines et de sciences naturelles, avant de se spécialiser en ethnologie et, plus tard, en histoire des religions et en ethnomédecine. Il suivit ainsi des conférences et participa à des séminaires de divers professeurs: philologie classique (Karl Meuli, Felix Stähelin et Bernhard Wyss), linguistique et littérature (Friedrich Ranke et Walter Muschg), histoire (Edgar Bonjour et Jean Rudolf von Salis), philosophie (Paul Häberlin et Heinrich Barth), géographie (Peter Jaeger, Paul Vosseler et Hans Annaheim), physique expérimentale (Eugen Baumgartner), zoologie (Adolf Portmann et Heini Hediger), géologie (Louis Vonderschmidt) et botanique (Max Geiger-Huber) (Hinderling, 1949:248).

Mais son intérêt portait surtout sur l’ethnologie: «Nous n’étions que trois ou quatre à suivre les cours de Speiser, et quelquefois nous n’étions que deux», raconte Paul Hinderling (interview du 16.8 2010 avec G. Fierz). Speiser, qui devint directeur du Musée d’ethnographie de Bâle après le décès de Fritz Sarasin en 1942 et exerça cette fonction jusqu’à sa propre mort en septembre 1949, avait fait de Hinderling son assistant au musée. Hinderling avait également été élève de Bühler, le successeur de Speiser à la direction du musée: «Bühler nous a appris à collectionner systématiquement et scientifiquement», rapporte Hinderling (Fierz, interview du 16.8.2010).

En 1950 se présenta pour Hinderling la première occasion de participer à un voyage d’exploration, qui le conduisit au Ghana et au Togo, en Afrique occidentale. Son père, Fritz Hinderling, directeur de la Banque populaire suisse, y avait des relations d’affaires et des connaissances qui pouvaient être utiles à son fils. Hinderling s’intéressait à l’époque aux minorités ethniques indigènes du Togo (Hinderling 1952/53) qu’avait aussi étudiées Diedrich Westermann, linguiste et historien allemand spécialiste de l’Afrique. Ces minorités comprenaient toutes les ethnies de l’ancienne colonie allemande du Togo qui n’appartenaient ni aux groupes du nord, de langue gour, ni aux Ewe, Akan, Yoruba, Ga ou Guang. On suppose qu’ils s’installèrent dans ces régions avec de nombreux groupes du nord et avec les Guang, avant d’être suivis au XVII^e et XVIII^e siècle par d’autres groupes fuyant des conflits guerriers.

Hinderling rapporta de ce voyage une collection ethnographique comprenant près de 300 objets et qui fut achetée par le Musée d’ethnographie de Bâle en 1951 (Rapport, 1951:4), entre autres des sculptures, des pots, des échantillons d’étapes de travail de diverses techniques artisanales comme la poterie, le travail du bois, le textile ainsi qu’une série de 73 poids d’or (Rapport, 1950:11s).

L’exposition «Expéditions» présente le voyage d’exploration qu’il entreprit en 1953 avec René Gardi dans les monts Mandara. Hin-

derling organisa en 1954 une exposition sur les forgerons noirs, présentant la collection réunie au cours de ce voyage, et suivie par la suite d’autres expositions temporaires: sur les explorateurs bâlois séjournant dans les peuplades indigènes (1956); sur les Bédouins d’Afrique du nord-est, avec des souvenirs de la collection du Cheik Ibrahim (surnom de J. L. Burckhardt) (1957); sur les artisans-potiers (1959); sur la monnaie et les perles des peuples indigènes (1961).

Hinderling quitta le musée en 1962, après 12 ans d’activité, pour prendre un poste à l’Université de la Sarre auprès du psychologue Ernst E. Boesch, le fondateur d’un Institut de psychologie sociale et de coopération. Dans le cadre de ses activités et en mission du Ministère fédéral de la Coopération économique allemand, Hinderling séjourna en 1964 une seconde fois chez les Mafa au Nord-Cameroun, dont il étudia les coutumes alimentaires, avec Hermann et Ingrid Schönmeier. Il se rendit une troisième fois dans les monts Mandara en 1971 pour un bref séjour. Sur la base des notes prises pendant ses séjours, il publia en 1984 les résultats de ses études ethnographiques de 1953, 1964 et 1971 chez les Mafa, dans un ouvrage en deux volumes sur leurs structures sociales et religieuses.

Par la suite, son intérêt principal se tourna vers l’ethnomédecine. Il devint membre en 1970 du groupe de travail «Ethnomédecine–Anthropologie médicale» fondé cette année-là. En 1971 et 1973, il fut chargé par l’Institut de psychologie sociale de Boesch d’effectuer des recherches en Thaïlande sur les méthodes de médecine traditionnelle. Ces recherches faisaient partie d’une vaste étude sur les structures de communication entre les médecins et les patients en Thaïlande. Les recherches de Boesch et de ses collaborateurs étaient des projets pilotes. En 1981, Hinderling publia un article sur la maladie dans les cultures primitives et traditionnelles, important pour l’établissement de l’ethnomédecine dans l’espace germanophone. Après un séjour de professeur honoraire de plusieurs années à Singapour, Hinderling revint en 1977 à Sarrebruck, où il travailla à l’Institut de psychologie sociale jusqu’à sa retraite en 1989. Il vit aujourd’hui à Eschringen, dans la banlieue de Sarrebruck.

Les documentaires filmés par René Gardi au Nord-Cameroun en 1953 servirent de base au long-métrage Mandara qu'il réalisa par la suite

Paul Hinderling, © Bernhard Gardi, Bâle

René Gardi enregistrant près des hauts-fourneaux à Soulédé

Paul Hinderling, © Bernhard Gardi, Bâle



RENÉ GARDI

1^{er} mars 1909 – 8 mars 2000

René Gardi entreprit son premier grand voyage en 1936, en direction de la Scandinavie. Il était à l'époque enseignant de l'école secondaire. Ses romans pour la jeunesse «Schwarzwasser» et «Gericht im Lager» avaient déjà beaucoup de succès. Il choisit de travailler en indépendant à partir de 1945 et devint dès lors écrivain-voyageur, photographe et cinéaste. René Gardi voyagea pendant 40 ans. Il vivait de la vente de ses articles, de ses livres et de ses photos. Il séjourna brièvement une première fois dans les monts Mandara au cours d'une expédition au bord du lac Tchad en 1952. Fasciné par les forgerons nus et leurs hauts-fourneaux, il planifia une seconde expédition, qu'il entreprit avec l'ethnologue Paul Hinderling en 1953. Il se rendit à Mandara pour la troisième fois en 1955 et revint dans la région en 1959 pour un long-métrage documentaire intitulé «Mandara». D'autres voyages et d'autres récits suivirent. Son dernier voyage dans les monts Mandara eut lieu en 1991.

René Gardi était en contact régulier avec Alfred Bühler, le directeur du Musée d'ethnographie de Bâle, qu'il avait accompagné en 1955/56 dans une expédition dans la région du Sepik en Papouasie-Nouvelle-Guinée, et pour lequel il constituait des collections au cours de ses voyages.

Ses films «Mandara» (1959) et «Die letzten Karawanen» (1967) suscitèrent beaucoup d'intérêt. Les titres les plus connus de ses livres sont «Blaue Schleier – rote Zelte» (1950), «Mandara» (1953), «Der schwarze Hephästus» (1954), «Kirdi» (1955), «Tambaran» (1956), «Sepik» (1958) et les monographies «Sahara» (1967), «Unter afrikanischen Handwerkern» (1969) et «Auch im Lehmhaus lässt sich's leben» (1973). Il raconta ses expériences et transmet ses connaissances au cours de nombreuses conférences. Son œuvre fut honorée de diverses récompenses, comme le prix du livre pour la jeunesse de l'Association suisse des enseignants (1963), le titre de docteur honoris causa en ethnologie de l'Université de Berne (1967) et un don d'honneur du canton de Berne pour l'ensemble de son œuvre (1979). Christraud Geary, commissaire pour l'art africain et océanien du Museum of Fine Arts de Boston, affirme avec raison dans le catalogue de l'exposition Momente des Alltags (1994) du Musée d'ethnographie de Bâle: «Aucun écrivain, aucun photographe qui s'est intéressé à l'Afrique des années cinquante aux années soixante-dix n'a eu d'influence aussi marquante que lui dans l'espace germanophone» (Gardi, 1994:36).

D'OÙ VENAIT CE SUCCÈS?

Les voyages de René Gardi n'étaient financés par aucune institution. Il n'était ni employé d'un service colonial, ni envoyé par la mission, non plus que journaliste correspondant ou membre d'un projet d'aide. Il était ainsi indépendant de tout lien avec des institutions, mais celles-ci avaient cependant une influence sur son travail. Son capital était son savoir exclusif, sa qualité d'expert sur l'Afrique, ses compétences de communication et enfin la possibilité de suivre ses intérêts personnels avec une intensité définie par lui-même.

L'autorité et la fiabilité sont les caractéristiques essentielles qui définissent l'expert. C'est en particulier le fait «d'avoir été sur place» qui, selon l'anthropologue Johannes Fabian, donnent la compétence sur un sujet (Fabian, 2001:11). Les séjours sont authentifiés par des

photographies, des objets et des récits, conférant aux voyageurs et aux ethnologues un statut de spécialiste: les témoignages oculaires font foi de la véracité des comptes rendus.

Les voyages répétés de René Gardi en Afrique contribuèrent en partie à faire croître sa légitimation d'expert du sujet. Mais l'authenticité n'est pas donnée, elle est un résultat. Indépendamment de comment et avec quel média elle est générée, produite et communiquée, que ce soit sous forme de photos, de films ou de textes, la réalité qu'elle présente est toujours le résultat d'un choix, d'une construction.

René Gardi a laissé une œuvre considérable, encore à peine étudiée, mais qui suscite depuis peu l'intérêt de la recherche historique. L'accès difficile à sa documentation explique en partie le manque d'exploitation scientifique, culturelle et historique de ces sources. Il semble que, hormis à ses proches, René Gardi n'ait accordé à personne un regard dans ses archives. Gardi protégeait son bureau, espace de travail sacrosaint, à l'abri des regards curieux, en toute conscience du caractère «unique et irremplaçable» de ses documents, comme le mentionne un article paru en 1996 à Berne à l'occasion de l'exposition «Momente des Alltags. René Gardi» (Der Bund, 23.3.1996).

LES VOYAGES D’EXPLO- RATION DEVIENNENT DES SÉJOURS D’ÉTUDE

Alexander Brust, Gaby Fierz, Alice Stirnimann

Les explorateurs bâlois que présente l’exposition entreprirent bien d’autres voyages et expéditions. Et rapportèrent toujours leurs trouvailles à Bâle. Si l’on examine quels objets, comment et où ils les collectionnèrent, on comprend l’évolution et la nouvelle conscience de l’ethnologie: les voyages aux quatre coins du monde devinrent peu à peu des séjours répétés et approfondis à un même endroit.



Cette armoire (heml) était le symbole de la corporation des barbiers. L’image montre une procession allant de la mosquée à la maison d’un jeune garçon qui va être circoncis. Les serviteurs du barbier portaient le «heml» sur leur tête à l’avant de la procession.
Illustration tirée de la trad. allemande du livre de Lane, Edward William, Zenker, Julius Theodor, Sitten und Gebräuche der heutigen Ägypter, vol. 1, 1852:48.

Expédition en Égypte de Paul et Fritz Sarasin et Leopold Rütimeyer en 1889

COLLECTIONNER POUR ILLUSTRER LA VIE QUOTIDIENNE

Paul et Fritz Sarasin séjournèrent en Égypte de janvier à mars 1889 avec leur ami Leopold Rütimeyer. Ils restèrent six semaines au Caire, où ils achetèrent la plupart des objets rapportés. Le but de ce voyage était de réunir des objets quotidiens exempts de toute influence européenne. Pour trouver de tels objets, ils s’appuyèrent sur l’ouvrage de référence d’Edward William Lane sur la culture égyptienne, *An Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians*. Paul et Fritz Sarasin et Leopold Rütimeyer entendaient leur activité de collectionneur comme une illustration de l’œuvre de Lane. Leopold Rütimeyer mentionne fièrement que la collection «donne une vue d’ensemble de l’ergologie néo-égyptienne dans une intégralité guère atteinte jusqu’ici par aucun des grands musées allemands» (Rütimeyer, 2.5.1912).

VIE QUOTIDIENNE ÉGYPTIENNE

Les trois Suisses achetèrent du mobilier, des vêtements, des objets de toilette féminins, des bijoux, des objets de culte et des ustensiles pour écrire. Ils collectionnèrent aussi les objets documentant la vie quotidienne domestique. Ils s’intéressaient aussi à l’illustration des techniques artisanales, achetant par exemple un métier à tisser complet, ainsi que d’autres outils de tissage et du travail du coton et de la laine.



Les porteurs de l’expédition Sarasin
Photo: MKB (F) IIc 2159

Expéditions de Paul et Fritz Sarasin à Célèbes (Sulawesi), 1893 – 1896, 1902 – 1903

UN RENOUVEAU D’INTÉRÊT POUR LA POPULATION

Au retour de leurs deux expéditions à Ceylan, Paul et Fritz Sarasin préparèrent un nouveau voyage. Leur but était cette fois Célèbes (aujourd’hui Sulawesi), une île en Indonésie dans la zone de transition entre la faune asiatique et la faune australienne. La Compagnie néerlandaise des Indes orientales en contrôlait le commerce depuis 1669, et Célèbes se trouvait pratiquement sous domination hollandaise. Les Sarasin se préparèrent soigneusement à ce voyage, avant leur départ en juin 1893, étudiant toutes les connaissances disponibles sur l’île en matière de zoologie, d’anthropologie, d’ethnologie, de minéralogie, de géologie, de géographie, de botanique et de météorologie.

DES FRONTIÈRES BIOGÉOGRAPHIQUES

Au cours de leur expédition, Paul et Fritz Sarasin se préoccupèrent de questions que s’étaient déjà posées les naturalistes Salomon Müller et Alfred Russell Wallace au début du XIX^e siècle: l’île devait-elle être attribuée au continent asiatique ou australien? Où se trouvaient les frontières biogéographiques? Les Sarasin étudièrent aussi la géologie et le climat des îles voisines pour résoudre ces questions. Leur rencontre avec les Toala, qu’ils identifièrent comme le peuple autochtone de l’île, réveilla leur intérêt pour l’ethnologie. Ils les étudièrent ainsi de façon plus approfondie au cours d’une seconde expédition, du 1^{er} mars 1902 au 8 avril 1903.

UNE UTILE COOPÉRATION

La population, qui se voyait menacée dans son indépendance, accueillit la présence des deux savants suisses avec un enthousiasme modéré. Ils étaient soutenus et protégés par le gouvernement hollandais, qui ne s’intéressait à leurs résultats que pour mieux comprendre et dominer les habitants de Célèbes. En 1905, deux ans après le retour des Sarasin en Suisse, l’administration coloniale hollandaise parvint à étendre son pouvoir sur toute l’île. En considération de leurs contributions, Paul et Fritz Sarasin furent admis en membres d’honneur de diverses sociétés et associations de sciences naturelles et décorés du titre d’officiers de l’Ordre d’Orange-Nassau.



Fritz Sarasin et Jean Roux en Nouvelle-Calédonie
 Photo: MKB (F) Vb 35218

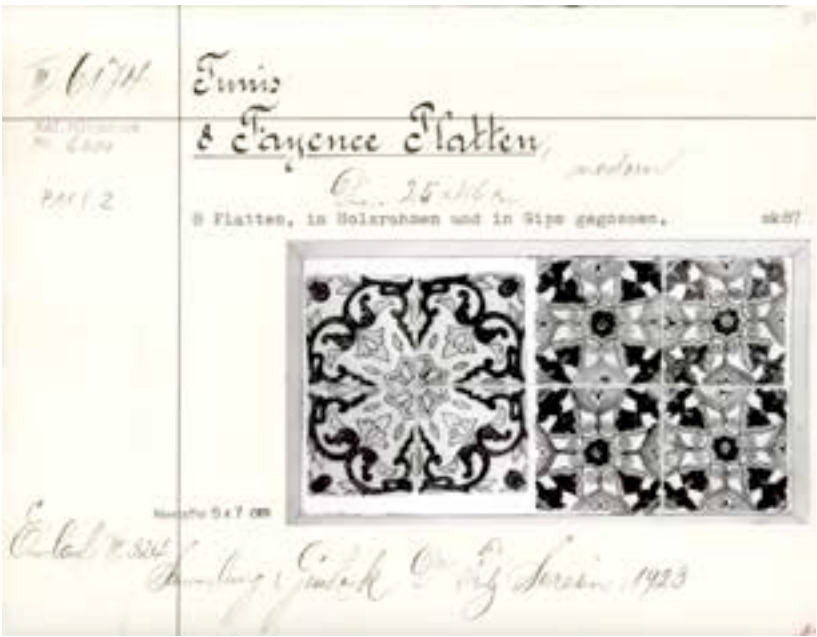
Expédition en Nouvelle-Calédonie de Fritz Sarasin et Jean Roux en 1911 – 1912

SAUVÉS PAR LA SCIENCE

L’ethnologue Fritz Sarasin et le zoologiste Jean Roux, conservateur de la collection du Musée d’histoire naturelle de Bâle, entreprirent en 1911 – 1912 une expédition en Nouvelle-Calédonie. Ils furent accueillis à Nouméa par Felix Speiser-Merian, qui avait séjourné un an déjà aux Nouvelles-Hébrides (aujourd’hui Vanuatu), et qui les introduisit à la culture mélanésienne. Au cours de leurs longues excursions, Sarasin et Roux firent halte entre autres chez le Suisse Engler, qui dirigeait le service topographique. Ils furent aussi accueillis par des missionnaires. A Canala, où ils passèrent la saison des pluies, d’octobre 1911 à mars 1912, ils avaient leur propre logement (Kaufmann, 1996:88).

UN INVENTAIRE POUR LA POSTÉRITÉ

Avec leurs études ethnographiques, anthropologiques, botaniques et zoologiques Sarasin et Roux avaient pour objectif de recenser pour la postérité l’état actuel du développement culturel de la Nouvelle-Calédonie. Guidés par la théorie de l’évolution, ils appliquèrent des méthodes scientifiques et systématiques pour constituer leur collection et établirent un inventaire de la Nouvelle-Calédonie. Ils rapportèrent à Bâle des photographies sur plaques de verre, en particulier des portraits, ainsi que des artefacts ethnographiques, zoologiques et botaniques. Fritz Sarasin publia en 1917 les résultats de ces recherches dans un atlas ethnologique sur les habitants de Nouvelle-Calédonie et des îles Loyauté et dans un ouvrage illustrant ses études sur le terrain, suivi en 1929 d’une autre publication dans laquelle il présentait une ethnologie complète et systématique de la Nouvelle-Calédonie (Kaufmann, 1996:87).



FAÏENCES

Les faïences sont des céramiques en terre cuite et vernie. Les précurseurs de cette technique viennent d’Égypte et de Mésopotamie et remontent à la seconde moitié du IV^e millénaire av. J.-C. Le terme de faïence, en usage depuis le XVI^e siècle, dérive du nom d’une ville du nord de l’Italie, Faenza, un lieu réputé pour la fabrication de céramiques. Tous les carreaux de faïence que Fritz Sarasin a achetés pendant son séjour en Tunisie viennent de Nabeul. Ce type de carrelage était destiné au revêtement décoratif des murs des cours intérieures des maisons. N° inv. III 6174, Nabeul, Tunis, Tunisie, 25 cm, 46 cm

Voyage de Fritz Sarasin à Tunis en 1923

CONCENTRATION SUR L’ART DE LA POTERIE ET LA VIE QUOTIDIENNE

Au cours de son voyage en Tunisie en 1923, Fritz Sarasin acheta surtout des objets de la région de Nabeul, centre réputé pour sa poterie. Il s’intéressa ici aussi aux ustensiles de la vie quotidienne. A son retour, il fit don au musée des objets rapportés.

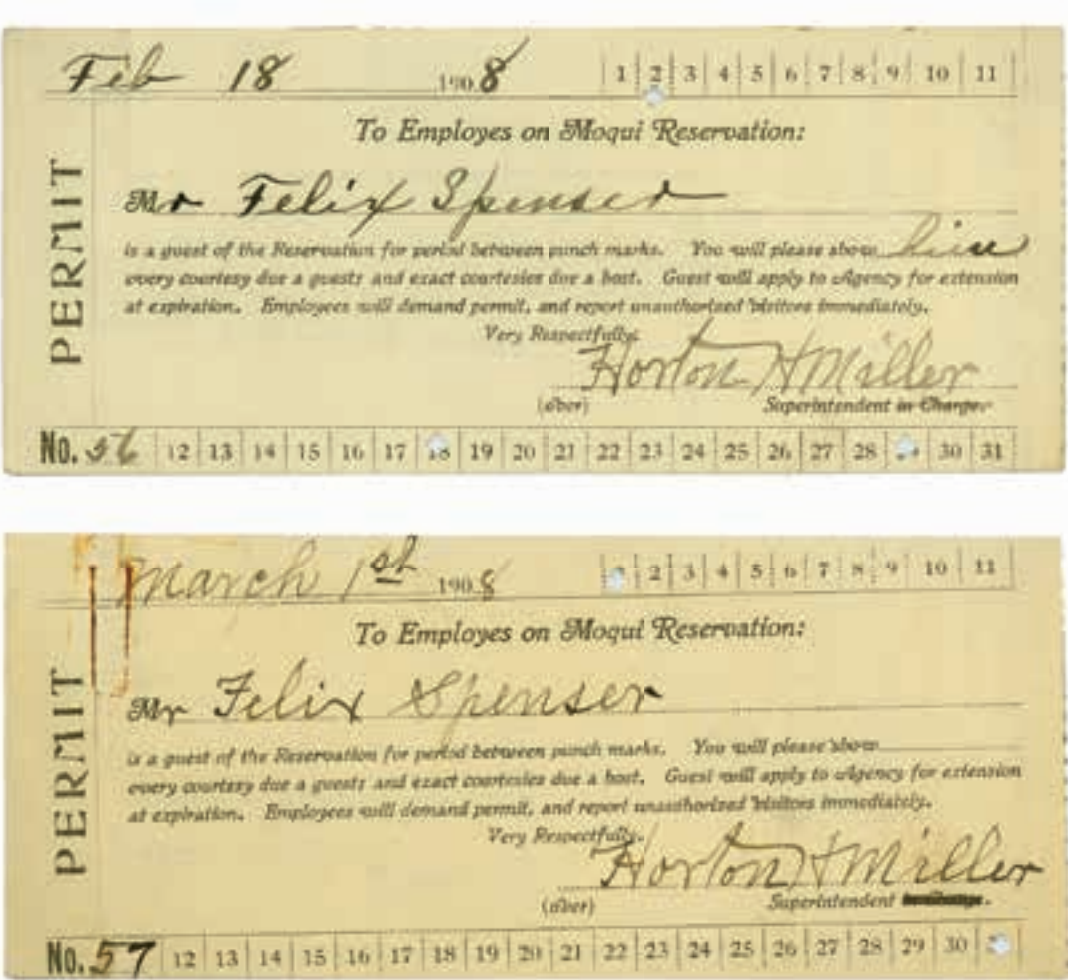


COURONNE DE DANSE
Les couronnes de danse étaient portées pour les rôles de personnages royaux dans le théâtre classique thaïlandais.
N° inv. IIb 514 et n° inv. IIb 515, Bangkok, Thaïlande, bois / cuir / métal / miroir, haut. 42 cm, avant 1932

Fritz Sarasin et Rudolf Iselin, collectionneurs au Thaïlande, Laos et au Cambodge (Angkor) en 1931 – 1932

CADEAUX ET ACQUISITIONS

Au cours de l’hiver 1931/1932, Fritz Sarasin voyagea dans le royaume du Siam avec son neveu Rudolf Iselin (1882 – 1962), afin de réunir une collection pour le musée. Les objets venaient du sud (la Thaïlande actuelle) et du nord (aujourd’hui le Laos). Iselin était un collaborateur indépendant des archives photographiques du musée. De 1938 à 1956, il fut membre de la commission pour la section européenne et s’occupa de la collection photographique. Le Suisse Rudolf Bär, qui vivait au Siam, les présenta au grand-prêtre du temple délabré de Wat Prasing, à Chiangmai (au nord de la Thaïlande). Ce prêtre ami offrit une porte du temple à Iselin et Sarasin. Ils achetèrent aussi d’autres objets se rapportant à la religion, à la danse et au théâtre d’ombres ou de marionnettes. Pour décrire la technique de la laque, alors largement répandue, ils rassemblèrent divers articles, du matériel brut à l’objet fini, ainsi que des ustensiles quotidiens en argent ou en terre cuite illustrant la vie locale.



Permis de séjour et d’étude accordé par l’US Indian Service pour la réserve des Moqui (nom donné aux Hopi par l’administration américaine).

Voyage d’étude de Felix Speiser-Merian chez les Hopi (États-Unis) en 1908

PREMIÈRES DESCRIPTIONS ETHNOGRAPHIQUES

Felix Speiser-Merian séjourna de février à mars 1908 chez les Indiens Hopi afin d’étudier leur culture. L’US Indian Service lui avait accordé un permis de séjour et d’étude à Oraibi, chez les Hopi. Déjà titulaire d’un doctorat de chimie, il décida de poursuivre des études en ethnologie, qu’il commença en mai 1908 à Berlin. Il rapporta 13 objets de son séjour chez les Hopi, entre autres des corbeilles, des costumes de danse, des objets rituels ou utilitaires. Le Museum der Kulturen conserve 170 tirages originaux de photographies de ce voyage.



En route le long du fleuve Parú
Photo: MKB (F) IVc 126.01

Expédition de Felix Speiser-Merian chez les Aparai,
au Brésil, en 1924

UN DES PREMIERS PROJETS SUISSES DE FILM ETHNOGRAPHIQUE

Le 10 juin 1924, Felix Speiser-Merian embarqua à Liverpool sur le vapeur Aidan, en compagnie du médecin Arnold Deuber. Ils se rendaient à Belem, en Amazonie brésilienne. Felix Speiser-Merian avait choisi le Brésil comme but de son expédition sur les conseils de son ami, l'ethnologue d'origine allemande Theodor Koch-Grünberg. Speiser-Merian voulait filmer des «peuplades en voie de disparition», et pour les films sensibles qui ne devaient pas être exposés trop longtemps à un climat tropical, le Brésil présentait l'avantage d'être plus rapidement accessible que les Mers du sud.

Speiser-Merian avait reçu d'entreprises suisses une partie de l'équipement de l'expédition, en particulier une machine à écrire.

Theodor Koch-Grünberg se trouvait aussi parmi les voyageurs de la traversée transatlantique. Grâce à lui, Felix Speiser-Merian put entrer en contact avec l'expert en Indiens Curt Unckel Niumendajú, qui lui recommanda d'étudier les Aparai auxquels il avait lui-même rendu visite en 1913. Niumendajú apporta son soutien aux Bâlois à Belem, où Speiser-Merian put aussi compter sur l'appui du consul suisse Albert Sutter et de politiciens brésiliens, entre autres le sénateur José Julio de Andrade, qui lui avait été présenté à Belem. De Andrade était propriétaire de vastes territoires le long du fleuve Parú, la région que voulaient étudier les voyageurs, et organisa le séjour de huit Indiens Aparai à Belem, qui accompagnèrent par la suite Speiser-Merian dans leur village.

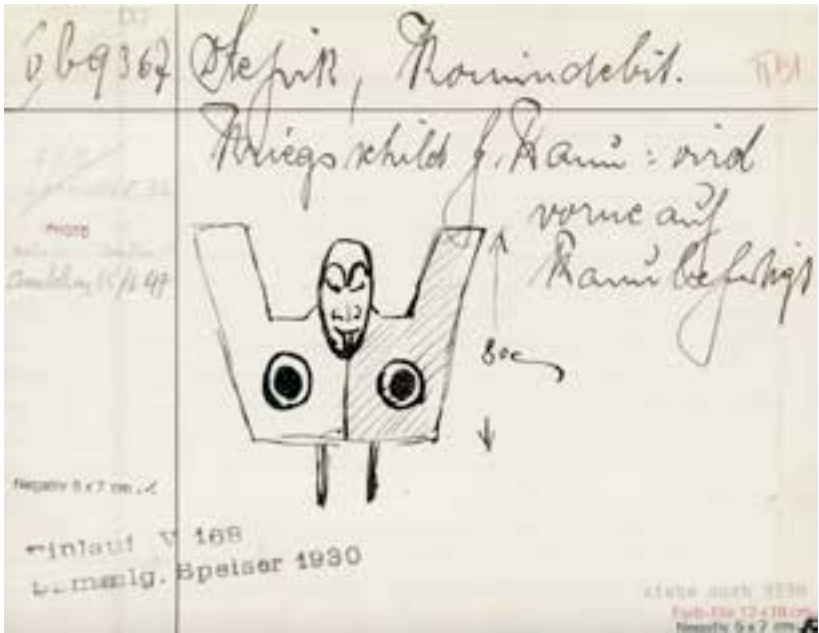
40 KILOS DE PERLES DE VERRE ET DES COUTEAUX POUR LES APARAI

A Belem, des troubles retardèrent de deux mois le départ de l'expédition le long du fleuve Parú. Speiser-Merian mis ce délai à profit pour visiter à Belem le musée Goeldi – du nom de son fondateur suisse – avec ses guides indiens. Dans le musée, Speiser-Merian expliqua aux Aparai son objectif de réunir une collection. Il leur fit comprendre que, comme dans ce musée, leurs objets seraient montrés et admirés en Europe.

Il acheta à Belem des couteaux et d'autres marchandises de troc, qu'il ajouta aux 40 kilos de perles de verre rapportés d'Europe. Un tiers des marchandises était prévu pour les échanges, un tiers en paiement des guides et un tiers gardé en réserve.

IRRITATION, MANQUE DE TEMPS ET FASCINATION

Pour Speiser-Merian, les Aparai étaient déjà fortement «influencés par la civilisation». A ses yeux, ils avaient eu des contacts trop étroits avec les Brésiliens et les Européens, d'où des changements de comportement, en particulier leur mendicité perpétuelle. Les malentendus et les retards s'accumulèrent à Tucano, comme par exemple ce fut le cas pour une fête qu'il souhaitait documenter. Il en résultait une forte pression sur le temps imparti à l'expédition. Il traça une image sombre de la situation des Aparai, d'où le titre évocateur de son livre «Im Döster des brasilianischen Urwalds» (1926). Les ethnologues qui le précédèrent ou qui le suivirent ne confirmèrent pas cette image. Malgré les difficultés, il parvint, avec Arnold Deuber, à réunir une collection qui manifeste sa fascination pour les cultures des Indiens d'Amérique du Sud: armes, céramiques, bijoux, ornements en plume, ustensiles domestiques, instruments de musique et vêtements. Le Museum der Kulturen possède 219 objets de cette collection. Il s'y ajoute 231 photographies et 26 instantanés tirés du film «Yopi: Chez les Indiens du Brésil», qui compte comme le premier projet ethnographique du cinéma suisse, bien qu'il n'ait été diffusé qu'en 1945. Ce film est conservé depuis 1966 à la Cinémathèque Suisse à Lausanne.



MASQUE DE PIROGUE SAVU

Le masque était planté à l'avant de la pirogue de chasseurs de tête partant en expédition. Il représentait les ancêtres du patron de la pirogue et leur présence protégeait les guerriers.
Iatmul, Kamanabit, fleuve Sepik, Papouasie-Nouvelle-Guinée, fibres végétales, bois, couleur naturelle, larg. 80 cm, avant 1929
N° inv. Vb 9367

Expédition de Felix Speiser-Merian et Heini Hediger aux îles Salomon occidentales, en Nouvelle-Bretagne et en Nouvelle-Guinée (Papouasie-Nouvelle-Guinée) en 1929 – 1930

GARDER UNE VUE D’ENSEMBLE ET COMPLÉ-TER SYSTÉMATIQUEMENT LES COLLECTIONS

L'expédition de Felix Speiser-Merian en Mélanésie faisait partie de la stratégie de Fritz Sarasin et de la commission du musée, comme le souligne l'historien Serge Reubi. Le but était de compléter les objets des régions océaniques, encore peu représentées dans le musée (Reubi, 2012:433). Un crédit exceptionnel accordé en 1927 par le gouvernement du canton de Bâle-Ville permit à Sarasin de se rapprocher de son but. Il s'agissait d'un crédit de recherche réparti sur dix ans, destiné à financer les expéditions et acquisitions ethnographiques sur place. Après Eugen Paravicini, envoyé aux îles Salomon en 1928, Felix Speiser-Merian fut le deuxième dont l'expédition fut soutenue par un versement de 10000 francs suisses du canton de Bâle-Ville. Il voyagea de 1929 à 1930 dans les îles Salomon occidentales, la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Guinée. Un jeune étudiant en zoologie et ethnologie âgé de 22 ans, Heini Hediger, accompagna le professeur d'ethnologie Speiser-Merian dans cette expédition. Heini Hediger devint plus tard directeur de zoo à Berne, Bâle et Zurich. Il s'intéressait en premier lieu à la psychologie animale et au comportement des animaux. Il avait besoin pour cela de l'«assistance des indigènes», plus qu'il ne l'aurait souhaité, comme il le décrit dans sa thèse de doctorat (Hediger, 1934:443). Speiser-Merian rapporta 1607 objets domestiques et rituels à Bâle. Parmi ceux-ci se trouvait des objets rares tels que la proue d'une pirogue ou un cerf-volant de pêche. Outre de nombreux objets nautiques et de pêche, la collection comprend des ornements masculins et féminins, des armes, des instruments de musique et des sculptures, ainsi que de premières comparaisons d'échantillons et études de matériel.

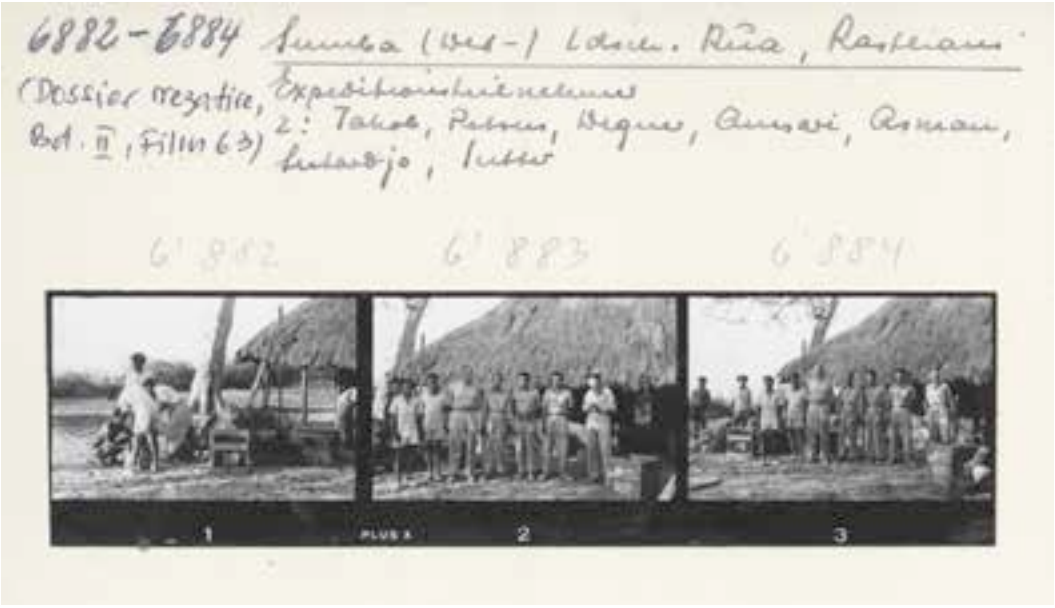


Alfred Bühler et ses serviteurs
Photo: MKB (F) Vb 1440

Expédition d'Alfred Bühler en Nouvelle-Irlande et aux îles de l'Amirauté (Manus) en 1931 – 1932

EN MISSION POUR LE MUSÉE

En 1931, la commission du musée, présidée par Fritz Sarasin, envoya le jeune ethnologue Alfred Bühler, alors professeur à l'école de commerce, en mission dans l'archipel Bismarck, en particulier en Nouvelle-Irlande et dans les îles de l'Amirauté. Ces régions géographiques étaient encore fort peu représentées dans la collection ethnographique. Cette expédition, tout comme celles de Paravicini (1928) et de Speiser-Merian (1929-30) avait pour but de combler ces lacunes. Le voyage fut à son tour financé par le même crédit exceptionnel (Ohnemus, 1996:17; Reubi, 2012:397). Bühler circula de mars 1931 à août 1932 entre les différentes îles de l'archipel Bismarck, dont un séjour de six mois dans les îles de l'Amirauté. Il entreprit une collecte systématique et rapporta à Bâle une immense collection de 1752 objets se rapportant à la culture matérielle de ces îles.



Les participants de l'expédition
Photo: MKB IIc 6882-6884

Expédition d'Alfred Bühler et Ernst Sutter à Sumba en 1949

COMBLER LES LACUNES

Des lacunes dans la collection indonésienne poussèrent Alfred Bühler à planifier une nouvelle expédition en Indonésie orientale, cette fois à Sumba. Mais c'est seulement après la Seconde Guerre mondiale qu'il parvint à réaliser ce projet. Le voyage fut financé par des fonds publics et privés et des fondations privées. Bühler voulait réunir une collection de culture matérielle reproduisant le contexte ethnographique et en particulier technologique et économique. Il souhaitait en outre effectuer des mesures anthropologiques. Ernst Sutter, ornithologue au Musée d'Histoire naturelle de Bâle, fut chargé d'accompagner l'expédition dans une perspective zoologique.

Alfred Bühler se montra très satisfait des acquisitions de son voyage de huit mois. Il se rendit de Sumba à Bali en novembre 1949 et, avec le soutien de Theo Meier, réunit une nouvelle collection pour le musée de Bâle. Il poursuivit ensuite son voyage jusqu'à Java. Les objets qu'il rapportait de ce voyage d'étude complétaient ses précédentes expéditions à Timor, Flores et Roti. Il rapporta 3824 objets de Sumba, 983 de Bali, 86 de Flores et 18 d'autres îles.

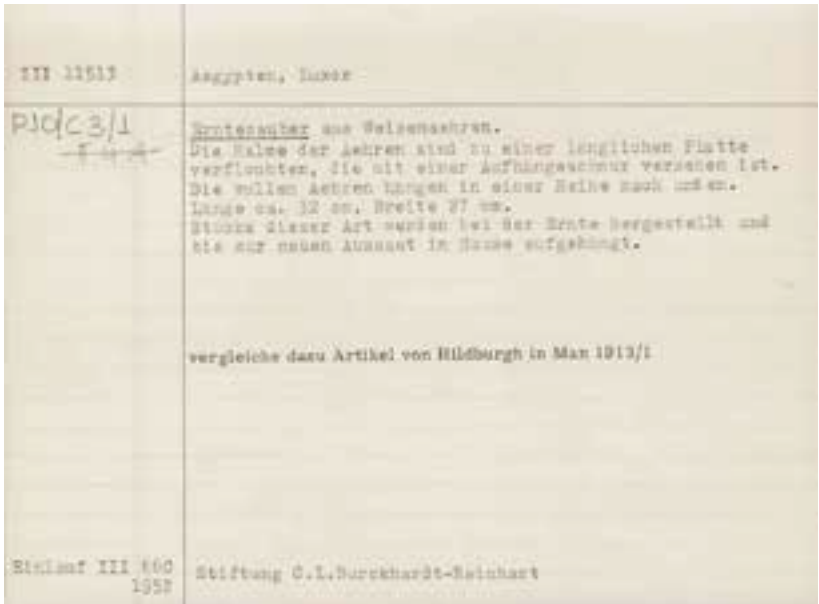


Alfred Bühler dans sa maison à Washkuk, Sepik
Photo: MKB (F) Vb 13371

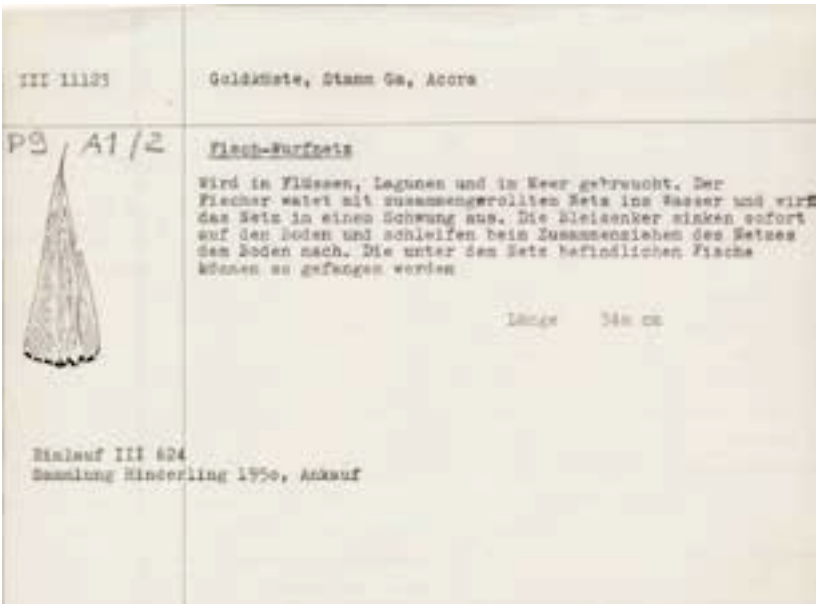
Expédition d'Alfred Bühler et René Gardi dans la région du Sepik (Papouasie-Nouvelle-Guinée) en 1955 – 1956

CUILLÈRES, PEIGNES ET FLûTES – DES COLLECTIONS COMPARATIVES

Alfred Bühler et René Gardi entreprirent une expédition dans la région Sepik au nord de la Papouasie-Nouvelle-Guinée en 1955 et 1956. L'ethnologue Bühler rassembla au cours de ce voyage une collection de 1910 objets pour le Musée d'ethnographie de Bâle. La collection comprenait de remarquables objets de cérémonie. Par ailleurs, Bühler établit des collections comparatives de cuillères, peignes et flûtes, permettant des études sur les échantillons. Gardi filma, photographia et publia un livre remarqué, «Sepik. Im Land der sterbenden Geister».



Ornement de moisson, en épi de blé
n° inv. II 11513, Egypte, Louxor



Filet de pêche avec poids de plomb
n° inv. III 11123, Accra, Ghana

Voyage d’étude d’Alfred et Kristin Bühler en Egypte en 1952

MARCHANDS DE COTON ET MÉCÈNES: UNE VIE CONSACRÉE AUX TEXTILES

Alfred Bühler et son épouse Kristin, née Oppenheim, furent invités par le couple Carl Leonhard et Marianne Burckhardt-Reinhart à un voyage de six semaines en Egypte au printemps 1952. Le but du voyage semble avoir été de compléter la collection textile du Musée d’ethnographie de Bâle, ce que permettait le soutien des époux Burckhardt-Reinhart.

LA RECHERCHE TEXTILE BÂLOISE:
LE MÉRITE DE CARL LEONHARD BURCKHARDT
Le généreux mécène de la recherche textile bâloise, Carl Leonhard Burckhardt, fils d’un fabricant de rubans de soie, est né à Bâle en 1902. En 1928, il épousa à Zurich Marianne Reinhart, la fille d’un marchand de coton établi à Alexandrie, Alfred Reinhart (1873 – 1935). Vers la fin des années 1920, le couple Burckhardt-Reinhart s’établit en Egypte et, au décès d’Alfred Reinhart en 1935, dirigea l’entreprise familiale de commerce textile, avec Paul Reinhart, un cousin de Carl Leonhard. Outre son engagement caritatif, Carl Leonhard Burckhardt s’intéressait aux livres et textiles précieux. Il fit don de sa vaste collection textile au Musée d’ethnographie, en partie de son vivant déjà. Il s’y trouvait des textiles coptes du IV^e au VII^e siècle ap. J.-C. et de nombreux objets cultuels ou ustensiles de Haute-Egypte. Ces objets avaient été collectionnés par le professeur Keimer, du Caire, avec le soutien financier des époux Burckhardt-Reinhart.

Voyage d’étude de Paul Hinderling au Ghana et au Togo en 1950

UN ASSISTANT INTÉRESSÉ ET DISPOSANT D’UTILES RELATIONS

Paul Hinderling, à l’époque jeune assistant au Musée d’ethnographie de Bâle, entreprit son premier voyage d’étude en 1950. Ce voyage le conduisit au Ghana, en Afrique occidentale. Son père, Fritz Hinderling, directeur de la Banque populaire suisse, y avait des relations d’affaires et des connaissances qui pouvaient être utiles à son fils. Hinderling s’intéressait à l’époque aux minorités ethniques indigènes du Togo et au groupe des Guang. Hinderling rapporta de ce voyage des objets quotidiens et des échantillons d’étapes de travail de diverses techniques artisanales comme la poterie, le travail du bois et le textile. La collection Hinderling du Ghana et du Togo comprend 396 objets inventoriés.



Bijoux, parure de danse et amulette de jeune homme
n° inv. III 16817, bijou, Mokolo, Cameroun

Séjour d'étude de Paul Hinderling au Nord-Cameroun
en 1964 et 1971

**APPROFONDIR LES RECHERCHES:
VOYAGES RÉPÉTÉS, THÈMES SPÉCIFIQUES**

Hinderling quitta le musée en 1962, après 12 ans d'activité, pour prendre un poste à l'Université de la Sarre auprès du psychologue Ernst E. Boesch, le fondateur d'un institut de psychologie sociale et de coopération. Dans le cadre de ses activités et en mission du Ministère fédéral de la Coopération économique allemand, Hinderling séjourna en 1964 une seconde fois chez les Mafa au Nord-Cameroun, dont il étudia les coutumes alimentaires, avec Hermann et Ingrid Schönmeier. Il se rendit une troisième fois dans les monts Mandara en 1971 pour un bref séjour. Sur la base des notes prises pendant ses séjours, il publia en 1984 les résultats de ses études ethnographiques de 1953, 1964 et 1971 chez les Mafa, dans un ouvrage en deux volumes sur leurs structures sociales et religieuses. Il vendit une grande partie des objets rapportés au Musée ethnologique de Hambourg, mais 217 objets sont à Bâle et reflètent ses centres d'intérêt principaux, l'ethnologie religieuse et plus tard l'ethnomédecine.

UN TOURNANT POUR LE MUSÉE: UN NOUVEAU NOM ET DE NOUVEAUX CONCEPTS

Gaby Fierz

LA CRÉATION DE LA COMMISSION ETHNOGRAPHIQUE EN 1893

Tandis que les cousins Paul et Fritz Sarasin entreprenaient leurs deux premières expéditions à Ceylan (aujourd’hui Sri Lanka), en 1883-86 et en 1890, et à Célèbes (aujourd’hui Sulawesi) en 1893-96, on s’efforçait à Bâle de créer une commission ethnographique autonome, à partir de la section de la collection d’Histoire et d’Antiquité. L’un des membres fondateurs était le médecin bâlois Leopold Rüttimeyer, un ami des cousins Sarasin. Rüttimeyer fut vice-président de la nouvelle commission pendant quarante ans, depuis la création de celle-ci jusqu’à son décès. Il fut une des figures marquantes de cette institution qui est à l’origine de l’actuel Museum der Kulturen. Rüttimeyer appela l’anatomiste Julius Kollmann à la présidence de la nouvelle commission ethnographique. Celui-ci, pendant ses trois années de présidence, contribua à la professionnalisation du musée et de la collection. Il initia le catalogage de la collection selon le modèle innovateur du Musée ethnologique de Berlin. La collection encore modeste, avec un inventaire de 2500 objets, fut classée selon un principe géographique distinguant cinq régions: Europe, Asie, Afrique, Amérique, Australie-Océanie. Il existait aussi une catégorie à part, regroupant photographies, doublets et «incertains» (Koellreuter et Schürch, 2011:83).

En 1949, au décès de Felix Speiser-Merian, le conservateur Alfred Bühler devint le premier directeur du Musée d’ethnographie et du Musée suisse des arts et traditions populaires (aujourd’hui un seul musée, le Museum der Kulturen). Un tournant structurel était alors atteint. La commission du musée ne fut plus active au plan opérationnel, hormis pour les achats de la collection. La méthode d’exposition changea aussi sous la direction de Bühler. L’inventaire du musée se montait à plus de 140 000 objets dans les années 1950. La présentation de tout le stock sous une forme classique était devenue impossible et, pour Bühler, ne satisfaisait plus aux exigences modernes d’une présentation vivante et attrayante. Il conçut une réorganisation de l’exposition et initia un nouveau concept d’expositions temporaires. Cette idée existait déjà au Musée des Arts et Métiers où le Musée d’ethnographie présentait régulièrement ses collections. La nouveauté consistait à introduire le principe des expositions temporaires dans le musée lui-même, afin de montrer au public une plus grande partie de la collection toujours croissante. La première exposition de ce type, inaugurée le 27 septembre 1952, présentait sous le titre «Les îles Sumba en Indonésie» une collection réunie par Alfred Bühler lui-même. L’exposition tentait de montrer les îles sous tous leurs aspects et voulait «éveiller la compréhension pour le mode de vie et les réalisations économiques

EN 1927, LE GOUVERNEMENT DU CANTON DE BÂLE-VILLE ACCORDA UN PREMIER CRÉDIT EXCEPTIONNEL POUR FINANCER L’EXPÉDITION ET LES ACHATS D’OBJETS ETHNOGRAPHIQUES SUR PLACE.

LE MUSÉE D’ETHNOGRAPHIE DE BÂLE

Au retour des cousins Sarasin de leur expédition à Célèbes en 1896, leur ami de jeunesse Leopold Rüttimeyer les chargea de la direction du musée et d’autres tâches. Fritz devint président de la commission ethnographique, et Paul membre de cette même commission. Une section Europe fut fondée en 1904, et l’ethnologie des traditions européennes fut intégrée à la collection ethnographique (Koellreuter et Schürch, 2011:83). Des financements en majeure partie privés permirent la construction d’un nouveau bâtiment en 1917 et la collection s’intitula désormais Musée d’ethnographie de Bâle.

CRÉDIT DE RECHERCHE DU CANTON DE BÂLE-VILLE

Tout comme Paul et Fritz Sarasin, qui avaient déboursé eux-mêmes les frais d’expédition, Felix Speiser-Merian finança son expédition de 1910–1912 aux Nouvelles-Hébrides (Vanuatu) avec des fonds privés. La commission du musée, à l’époque dirigée par Fritz Sarasin, parvint à convaincre le conseiller d’État Fritz Hauser de l’importance de la recherche ethnographique et d’une collection sur la Mélanésie et l’Indonésie. En 1927, le gouvernement du canton de Bâle-Ville accorda un premier crédit exceptionnel pour financer l’expédition et les achats d’objets ethnographiques sur place. Par la suite, quatre expéditions furent encore financées par ce crédit exceptionnel. Eugen Paravicini, le premier conservateur salarié du musée, voyagea en 1928 aux îles Salomon orientales. La deuxième expédition, de 1929 à 1930, conduisit Speiser et Heini Hediger aux îles Salomon, en Nouvelle-Bretagne et en Nouvelle-Guinée. Le jeune ethnologue Alfred Bühler dirigea le troisième et le quatrième voyage, en Papouasie-Nouvelle-Guinée en 1931 (Nouvelle-Irlande et îles de l’Amirauté) et en Indonésie orientale en 1935.

CHANGEMENTS STRUCTURELS: ALFRED BÜHLER DEVIENT DIRECTEUR DU MUSÉE

La crise économique des années 1930 et la Seconde Guerre mondiale ne restèrent pas sans effet sur le musée et les activités de recherche. Il y eut aussi des changements décisifs à la tête du musée. Au décès de Fritz Sarasin en 1942, Felix Speiser-Merian devint le nouveau président de la commission ethnographique.

et artisanales d’un peuple indigène», expliquait Alfred Bühler. En 1953, le Musée suisse des Arts et Traditions populaires put inaugurer les nouvelles salles d’un bâtiment conçu par l’architecte Paul Artaria, aux numéros 6-8 de la rue Augustinergasse.

LE MUSEUM DER KULTUREN, LIEU DE RENCONTRE

Les voyages d’exploration des années 1950 aux années 1970 et de généreuses donations firent constamment croître la collection, qui atteint actuellement 300 000 objets. Le concept d’exposition permanente et d’expositions temporaires, lancé par Bühler, fit longtemps ses preuves. A la fin des années 1970, le Museum der Kulturen associa aux expositions temporaires de nouvelles formes de médiation culturelle. Avec le festival «Musiques du monde à Bâle», réalisé en collaboration avec l’Institut de musicologie de l’Université de Bâle et l’Académie de musique de Bâle, le musée est parvenu à rendre la recherche ethnomusicologique accessible à un vaste public et a largement contribué à une popularisation innovatrice des musiques du monde. En parallèle à cette ouverture conceptuelle et à une nouvelle compréhension du rôle d’un musée ethnologique, se vouant à un dialogue culturel vivant, les cours intérieures du musée, qui n’étaient pas accessibles au public à l’origine, sont maintenant ouvertes à tous et animées de concerts et d’ateliers, avec possibilité de boire et de se restaurer. Le festival «Musiques du monde à Bâle» et le «Marché des cultures» insufflent une vie nouvelle à la place de la cathédrale sur laquelle donne la nouvelle entrée du musée.

Cette ouverture des espaces concrétise un aspect durable du programme du musée. Le musée ethnographique du XXI^e siècle relève le défi de ses nouvelles tâches, thématise son histoire et suit de nouvelles voies dans la rencontre avec les autres et avec la différence.



L'ancienne salle consacrée au sud-est asiatique, avec le couple Vedda, 1930
Photo: MKB (F) X 49



Le Museum der Kulturen Basel en 2011, après les travaux d'agrandissement et de rénovation
Photo: © Museum der Kulturen Basel, Photographie: Derek Li Wan Po

BIBLIOGRAPHIE

Adam, Leonhard, In Memoriam Felix Speiser, in: Oceania, Bd. 21, Nr. 1 (septembre 1950), Oceania Publications, Sydney, S. 66–72.

Bericht über das Basler Museum für Völkerkunde und Schweizerische Museum für Volkskunde für das Jahr 1950, Bâle 1951.

Bühler, Alfred, Malaiischer Archipel, in: Sarasin, Fritz (Hg.), Bericht über das Basler Museum für Völkerkunde für das Jahr 1936, Bâle 1937.

ibid., Über die Verwertbarkeit völkerkundlicher Sammlungen für kulturhistorische Forschungen, Habilitationsvorlesung am 30. Januar 1947, in: Schweizerisches Archiv für Volkskunde, Bd. 44 (1947), Bâle, S. 225–244.

Deraniyagala, Siran U., The Prehistory of Sri Lanka: An Ecological Perspective, Archaeological Department, Colombo 1992.

Fabian, Johannes, Im Tropenfieber. Wissenschaft und Wahn in der Erforschung Zentralafrikas. München 2001.

Fierz, Gaby, S'zält, Yamsknolle, Heidiland und Indonesienkeller – Raumgeschichten, in: Museum der Kulturen (Hg), EigenSinn. Von Miss Kumbuk bis zu Herzog & de Meuron, Bâle 2011, 93 07.

ibid., The Making-of von Gardis Afrika, in: Falk, Francesa; Lüthi, Barbara; Purtschert, Patricia (Hg.), Postkoloniale Schweiz, Bielefeld, 2012, S. 355–376.

Fischer-Lichte, Erika, Theatralität und Inszenierung, in: Fischer-Lichte, Erika; Pflug, Isabel, (Hg.), Inszenierung von Authentizität, Tübingen/Bâle 2000, S. 11–30.

Gardi, Bernhard, Momente des Alltags. René Gardi, Bâle 1994.

ibid., Mandara, Zürich 1953b.

ibid., Mandara, Zürich 1953c.

ibid., Von unserer Arbeit, vom Sammeln und Filmen, in: Der Bund, 14.4.1953.

ibid., Der schwarze Hephästus, Bern 1954.

ibid., Kirdi, Bern 1955.

ibid., Kirdi, Zürich 1957.

Gosden, Chris; Knowles, Chantal, Collecting Colonialism. Material Culture and Colonial Change, Oxford 2001.

Handschin, Eduard, Reisen und Forschungen. in: Gedächtnis-Ausstellung Fritz und Paul Sarasin. Führer durch das Museum für Völkerkunde und Schweizerisches Museum für Volkskunde Basel, Bâle 1959, S. 5–8.

Harries, Patrick, From the Alps to Africa. Swiss missionaries and anthropology, in: Tilley, Hellen; Gordon, Robert J. (Hg.), Ordering Africa. Anthropology, European imperialism and the politics of knowledge, Manchester 2010, S. 201–224.

Hediger, Heini, Beitrag zur Herpetologie und Zoogeographie Neu Britanniens und einiger umliegender Gebiete (Dissertation), in: Zoologische Jahrbücher, Bd. 65, Jena 1934.

Hinderling, Paul, Über steinzeitliche Beile der Südsee. Dissertation zur Erlangung der Würde eines Doktors der Philosophie der Philosophisch-Historischen Fakultät der Universität Basel, 1949.

ibid., Notizen von den Togo-Restvölkern, in: Tribus, 1952/53, S. 36–378.

ibid., Die ethnographische Sammlung von Nordkamerun der Expedition Gardi-Hinderling 1953, in: Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft Basel, Bd. 65, Nr. 2 (1954), S. 106–122.

ibid., Kranksein in “primitiven” und traditionellen Kulturen, Norderstedt 1981.

ibid., Die Mafa. Ethnographie eines Kirdi-Stammes in Nordkamerun. Soziale und religiöse Strukturen, Bd. 1, Hannover 1984.

ibid., Die Mafa. Ethnographie eines Kirdi-Stammes in Nordkamerun. Materialien, Bd. 3, Hannover 1984.

Kaufmann, Christian, Museum für Völkerkunde Basel (Hg.), portraits kanak - paroles kanak: historische Fotografien von Fritz Sarasin, zeitgenössische Texte aus Neukaledonien, Bâle 1996.

ibid., Museum der Kulturen (Hg.), Vanuatu - Kunst aus der Südsee: eine Einführung, Bâle 1997.

ibid., Felix Speiser’s Fledged Arrow: A Paradigm Shift from Physical Anthropology to Art Styles, in: O’Hanlon, Michael; Welsch, Robert L. (Hg.), Hunting the Gatherers. Ethnographic Collectors, Agents and Agency in Melanesia, 1870s–1930s, New York/Oxford 2004, S. 203–226.

Koellreuter, Isabel; Schürch, Franziska, Raum für Völkerkunde. Von der Entstehung der ethnographischen Kommission bis zum Neubau von 1917, in: Museum der Kulturen Basel (Hg), EigenSinn. Von Miss Kumbuk bis zu Herzog & de Meuron, Bâle 2011, 77–91

Leiris, Michel, Phantom Afrika. Tagebuch einer Expedition von Dakar nach Djibouti 1931–1933, Bd. 1, Syndikat, Frankfurt am Main 1980.

Mabe, Jacob E., Kamerun, in: Mabe, Jacob E. et al. (Hg.), Das Afrika-Lexikon: ein Kontinent in 1000 Stichwörtern, Wuppertal 2001, S. 275–277.

Meuli, K., Felix Speiser (20. Oktober 1880–19. September 1949), Bâle 1950.

ibid., Alfred Bühler, in: Schmitz, Carl A.; Wildhaber, Robert (Hg.), Festschrift Alfred Bühler. Basler Beiträge zur Geographie und Ethnologie. Ethnologische Reihe, Bd. 2, Bâle 1965, S. 17–26.

Ohnemus, Sylvia, Zur Kultur der Admiralitäts-Insulaner in Melanesien. Die Sammlung Alfred Bühler im Museum für Völkerkunde Basel, Museum für Völkerkunde und Schweizerisches Museum für Volkskunde Basel, Bâle 1996.

ibid., Fritz Sarasin, Paul Sarasin, and Paul Wirz: Their Significance for the Indonesian Collection of the Ethnological Museum in Basle, in: Reimar Schefold et al. (Hg.) Treasure Hunting? Collectors and Collections of Indonesian Artefacts. Leiden: Rijksmuseum voor Volkenkunde (Medede-lingen van het Rijksmuseum voor Volkenkunde; No. 30), 2002, S. 183–206.

Nicholas, David, Identification of a Slag-draining Bloomery Furnace in the Mandora Mountains (Cameroon), in: Historical Metallurgy, Vol. 44, Part 1, 2010, S. 36–47.

Rabinow, Paul, Ein zeitgemässes Museum, in: Deliss, Clémentine (Hg.), Objekt Atlas. Feldforschung im Museum, Weltkulturen Museum Frankfurt am Main, Bielefeld/Berlin 2012, S. 7–9.

Rapport du Musée d’ethnographie pour l’année 1908, Bâle 1909.

Reubi, Serge, Gentlemen, prolétaires et primitifs. Institutionnalisation, pratiques de collection et choix muséographiques dans l’ethnographie suisse, 1880–1950, Bern 2011.

Sarasin, Paul et Fritz, Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschungen auf Ceylon. Band III: die Weddas von Ceylon und die sie umgebenden Völkerschaften. Ein Versuch, die in der Phylogenie des Menschen ruhenden Räthsel der Lösung näher zu bringen, Wiesbaden 1892–1893.

ibid., Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschungen auf Ceylon. Band IV: die Steinzeit auf Ceylon, Wiesbaden 1908.

Sarasin, Fritz, Zur Erinnerung an Paul Benedikt Sarasin 1859–1929. Separatadruck aus den Verhandlungen der Naturforschenden Ge-sellschaft in Basel, Bd. XL, 2. Teil, Bâle 1929.

ibid., Bericht über das Basler Museum für Völkerkunde für das Jahr 1936, Bâle 1937.

ibid., Reisen und Forschungen in Ceylon, Helbing & Lichtenhahn, Bâle 1939.

ibid., Aus einem glücklichen Leben, Frobenius, Bâle 1941.

Speiser, Felix, Bei den Kannibalen, Schweizer Jugendbücher, Band 6, Art. Institut Orell Füssli, Zürich 1917.

ibid., Ethnographische Materialien aus den neuen Hebriden und den Banks-Inseln, Berlin 1923.

ibid., Südsee Urwald Kannibalen. Reisen in den Neuen Hebriden und Santa Cruz-Inseln, Stuttgart 1924.

ibid., Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel. Die Neuen Hebriden und Santa Cruz-Inseln, Bâle 1929.

ibid., Dr. Fritz Sarasin (1859–1942), in: Verhandlungen der Natur-forschenden Gesellschaft in Basel, Bd. LIV, 1943a, S. 222–264.

ibid., Geschichte des Museums für Völkerkunde in Basel 1893 bis 1942, Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel, Bd. LIV, 1943b, S. 265–280.

ibid., Personalien. Zur Erinnerung an Prof. Dr. Felix Speiser 1880–1949, Bâle 1948.

Van Driem, George, Languages of the Himalayas: An Ethnolinguistic Handbook of the Greater Himalayan Region, Leiden 2001.

Zaugg, Fred, Ich war ein reiner Abenteurer, in: Der Bund, 23.3.1996.

SOURCES:

Annexe (instructions) au contrat entre le Dr A. Bühler et la commission du Musée d’ethnographie, 18 mars 1935 (archive MKB).

Bühler, Alfred, Lettre à son épouse Gertrud, 1.4.1935 (archive MKB).

ibid., Rapport final, janvier 1936 (archive MKB).

Commission du Musée d’ethnographie, lettre au conseiller d’État Dr. F. Hauser, 4.4.1934 (archive MKB).

Fierz, Gaby, enregistrement de l’interview avec Paul Hinderling, 16.8.2010 (archive MKB).

Gardi, René, journal de l’expédition au Nord-Cameroun 1953a.

ibid., enregistrement sonore, 12.3.1953.

Hinderling, Paul, Lettre à Alfred Bühler, 15.3.1953 (archive MKB).

ibid., Rapport sur le voyage ethnographique au Cameroun au printemps 1953, 5.6.1953 (archive MKB).

Meyer-Siegrist, Hans, Lettre à Alfred Bühler, 21.06.1934 (archive MKB).

Rütimeyer, Leopold, Discours à l’occasion de l’assemblée générale annuelle de la Société académique de Bâle, 2 mai 1912 (archive MKB).

SOURCES INTERNET:

www.library.ethz.ch/de/Resources/Digital-collections/Short-por-traits/Paul-Sarasin-1856-1929 (accès 2.4.2012).

www.gamaneguma.lk/news_view.php?record_id=21 (accès 17.4.2012).

Schroeder, Ekkehard, Die AGEM grüsst Paul Hinderling zu seinem 80. Geburtstag, in: http://www.agem-ethnomedizin.de/download/cu2004-3_MAGEM-26.pdf?c309bd31734c35b99e5db589267fd36c=0115d0 (accès 20.4.2012).

IMPRESSUM

Rédaction
Gaby Fierz; Sandra Hughes

Auteurs
Alexander Brust, Gaby Fierz, Richard Kunz, Anna Schmid, Alice Stirnimann, Alexandra Wessel

Collaboration scientifique
Alexander Brust, Gaby Fierz, Nadine Mhadbi, Richard Kunz, Alice Stirnimann, Alexandra Wessel

Design
Tatin Design Studio Basel

Photographies
Archives photographiques du Museum der Kulturen Basel
meDerek Li Wan Po, Museum der Kulturen Basel
René Gardi, © Bernhard Gardi, Bâle

Traduction française
Christiane Hoffmann-Champliaud

Traduction anglaise
Nigel Stephenson

Lecture-correction
Schwabe AG

Cette publication paraît à l’occasion de l’exposition inaugurée le 29 juin 2012 au Museum der Kulturen Basel:
«Expéditions. Rapporter le monde dans ses bagages»

Pour plus d’informations sur l’exposition, le programme et les offres scolaires, consulter le site www.mkb.ch

Pots d'ancêtre, vray, Cameroun, III 12513 - III 12520
Photo: © Museum der Kulturen, Photographie: Derek Li Wan Po



Vous trouverez plus d'informations sur le programme,
les visites guidées et les offres scolaires sous www.mkb.ch



Museum der Kulturen Basel
Münsterplatz 20, CH-4051 Bâle
T +41 61 266 56 00
www.mkb.ch

Ouvert Ma – Di, 10h – 17h
Le premier mercredi du mois 10h – 20h